

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edouard Herriot

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS
ET DU RAVITAILLEMENT.

Edité par
Le Matin
2. 4. 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

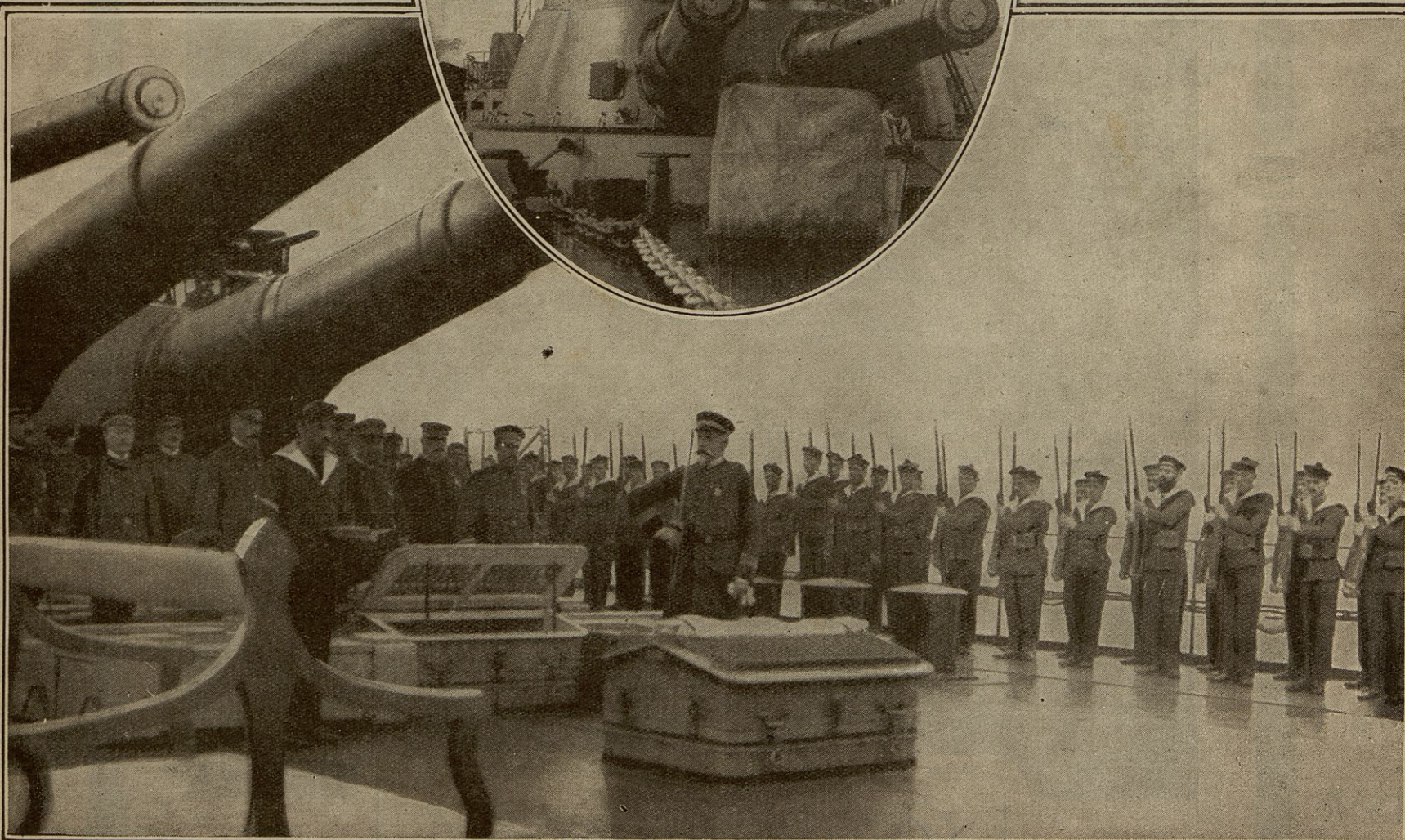
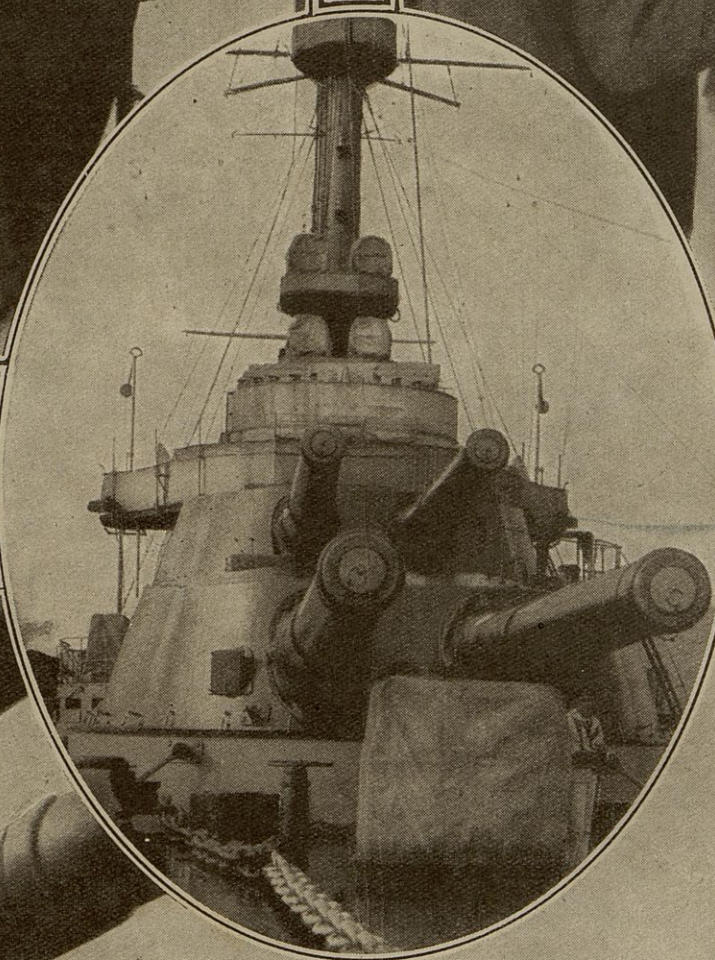
APRÈS LES ÉVÉNEMENTS D'ATHÈNES



Après le guet-apens du 1^{er} décembre les ministres des nations alliées quittèrent Athènes et se rendirent sur les navires de l'escadre. Voici, à bord du « Bruix », M. Guillemain, entre deux officiers de marine.



Le commandant de notre beau cuirassé « Provence » décore les marins qui se sont distingués lors des événements d'Athènes. Dans le médaillon : une tourelle du cuirassé « Provence » et ses pièces de 340 m/m.



Une belle et émouvante cérémonie a eu lieu récemment en rade de Salamine à bord du grand cuirassé « Provence » ; nos braves marins recevaient la récompense de l'héroïsme qu'ils ont montré lors des sanglantes journées d'Athènes. Nous en donnons ici quelques photographies. Au bas de la page, c'est le moment où le ban est ouvert ; l'équipage est réuni sur la plage avant du cuirassé ; les officiers et les marins qu'on va décorer sont placés sous les grands canons ; les fusiliers rendent les honneurs et les clairons sonnent aux champs.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 1^{er} au 8 Février



ÉVÉNEMENT sensationnel de cette semaine a été la rupture diplomatique entre les Etats-Unis et l'Allemagne ; la patience du président Wilson n'a pu supporter cette fois la décision de l'Allemagne de couler tous les navires sans exception dans une zone déterminée ; il a remis ses passeports au comte Bernstorff et a rappelé M. Gérard, son ambassadeur à Berlin. En même temps les Etats-Unis prenaient toutes les mesures militaires que comporte la situation. La plupart des pays neutres ont joint leurs protestations à celle de la grande nation américaine sans aller jusqu'à la rupture avec l'Allemagne.

Le front britannique a été le théâtre d'opérations plus sérieuses. Nos alliés ont enlevé aux Allemands, dans le seul mois de janvier, 1.228 prisonniers, dont 27 officiers, grâce à la tactique de petites affaires qu'ils observent depuis quelque temps et que l'ennemi essaie sans succès de s'assimiler. Le 1^{er} février nos alliés continuent à améliorer leur position au nord de Beaumont-Hamel, et ils exécutent un coup de main heureux au sud-est de Neuville-Saint-Vaast. Plusieurs tentatives allemandes contre différents points de leurs lignes échouent malgré les stratagèmes employés par les Boches : afin de ne pas être repérés, ceux-ci s'étaient revêtus, pour une attaque vers Wytschaete, de capotes blanches. Ils sont cependant repoussés avec de très fortes pertes en tués et en prisonniers ; repoussés également vers Grandcourt, au sud-est d'Armentières, à l'est d'Ypres.

Le lendemain les Anglais effectuent un coup de main au nord-est de Guedecourt ; ils ramènent des tranchées attaquées 5 ou 6 prisonniers dont plusieurs officiers ; les Allemands, dans une tentative analogue qu'ils font dans la région de Gommecourt, se font disperser sans profit ; ils ne sont pas plus heureux le lendemain dans la région de Rancourt. Par contre, nos alliés réalisent une légère avance à l'ouest du Transloy. Ce jour-là, 4 février, les Anglais obtiennent un gros succès au nord de l'Ancre ; ils avancent leur ligne d'environ 500 mètres sur un front de 1.200 mètres, à l'est de Beaucourt. Plus de 100 prisonniers, 3 mitrailleuses, restent entre leurs mains. Les contre-attaques déclanchées contre eux n'ont d'autre résultat pour l'ennemi que l'augmentation de ses pertes. Autres succès au sud-est de Souchez où les tranchées boches sont dévastées et où l'on prend d'assez nombreux prisonniers et des mitrailleuses. Le 5, même activité. Nos alliés repoussent des raids ennemis, envahissent les tranchées adverses, ruinent les travaux des Allemands ; le principal résultat de la journée pour les Anglais est qu'ils enlèvent, au nord-est de Guedecourt, 500 mètres de tranchées et un gros nombre de prisonniers. Le lendemain, nouvelle avance dans la région de Grandcourt, embrassant 1.000 mètres environ de tranchées : encore des prisonniers. L'aviation de nos alliés, infatigable, concourt à toutes les opérations et ne cesse de harceler l'ennemi dans ses lignes d'arrière.

Le 7, les Anglais réalisent, sans pertes, un gain très notable : par suite de la pression continue qu'ils exercent sur les deux rives de l'Ancre, l'ennemi se voit contraint d'évacuer le village de Grandcourt ainsi que les travaux de défense qui l'avoisinent. Nos alliés en occupent la totalité après y avoir fait des prisonniers.

Le même jour, des opérations de détail sont menées à bien contre les tranchées allemandes au sud-est de la Bassée.

Les succès de nos alliés, que nous venons d'enregistrer, améliorent considérablement leur situation devant Bapaume, ce qui explique les violentes réactions auxquelles ils ont eu à faire tête.

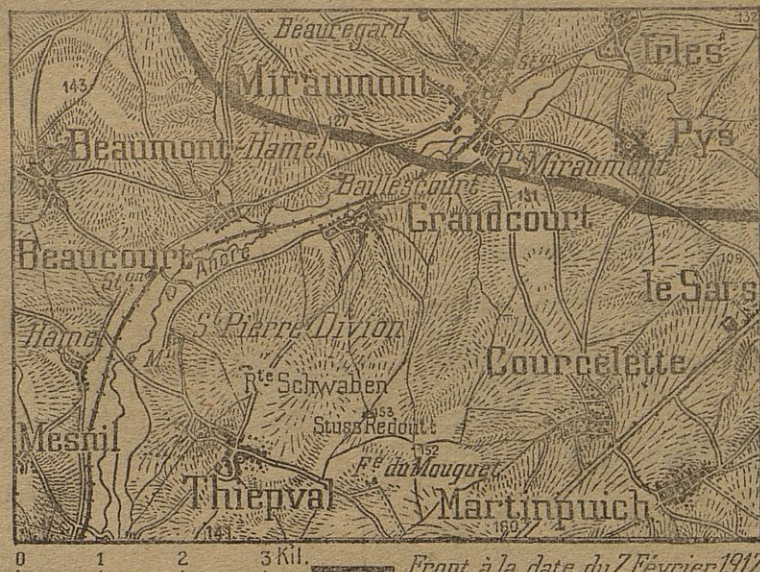
Sur le front français, continuation de la guerre de coups de sonde : il faut croire que les résultats que les Allemands en retirent les incitent plutôt à la prudence, car nulle part on ne voit se produire, à la suite de ces opérations, la grosse attaque que certaines d'entre elles pourraient faire prévoir. Le 1^{er} février ne voit que des rencontres de patrouilles sur des points éloignés les uns des autres : les plus importantes se placent à l'est de Reims et au nord d'Altkirch. Le 2, les Boches attaquent nos tranchées au sud de Leintrey ; en Belgique, ils tentent de surprendre un de nos postes du secteur de Saint-Georges ; dans les deux cas, nos troupes les repoussent. Pendant ce temps leur artillerie travaille à force contre certaines de nos positions : l'Hartmannswillerkopf, l'est de Metzeral, le secteur de Louvemont ; la nôtre lui tient tête avec succès. Entre Oise et Aisne, le 4, c'est nous qui attaquons à l'improviste, dans la région de Tracy-

le-Val, puis dans celle de Moulin-sous-Touvent ; nous remportons l'avantage et faisons des prisonniers dans les tranchées bouleversées de l'ennemi. La lutte d'artillerie est toujours vive dans la région de Verdun. Le lendemain, les Allemands se font encore battre en cherchant à nous enlever des tranchées dans la région de Barleux : ils essuient là de lourdes pertes. De notre côté, sur d'autres points du front, dans le secteur des Chambrettes, au nord-ouest de Pont-à-Mousson, en Alsace, au Reichackerkopf (ouest de Munster), nous attaquons les tranchées de l'ennemi : nos troupes y pénètrent, y causent de grands dégâts et en ramènent des prisonniers et du matériel.

Le 6, de nombreuses alertes se produisent ; à l'est de Louvemont, aux Eparges, les coups de main boches sont repoussés de plano. En Lorraine a lieu une affaire sérieuse : après un violent bombardement, nos tranchées, au nord-ouest de la forêt de Parroy, sont attaquées : une fraction pénètre dans nos premières lignes, mais elle en est aussitôt rejetée. Sur différents autres points, nous enregistrons de petits succès : c'est dans la région d'Anceville, entre Blamont et Baecarat, où les nôtres capturent une patrouille ; c'est un des points sur lesquels nos troupes barrent l'issue des vallons des Petites-Vosges et l'accès de la route du col de la Chapelle. C'est encore en Alsace, dans la région d'Aspach (nord-ouest d'Altkirch), où nos reconnaissances, préparées par une bonne action d'artillerie, pénètrent en trois endroits dans la position allemande ; elles y bouleversent des ouvrages, détruisent des abris et regagnent nos lignes sans avoir subi de pertes.

On signale ce jour-là des luttes assez violentes d'artillerie en Belgique, sur la rive droite de la Meuse et en Lorraine ; nos batteries détruisent, aux Eparges, des organisations de l'ennemi. L'endroit de la forêt de Parroy, où nos troupes ont résisté ce jour-là à une attaque assez sérieuse, est voisin de la digue de ce nom, qui est un barrage destiné à assurer l'alimentation du canal de la Marne au Rhin ; ce barrage retient les eaux apportées par différents petits cours d'eau, et en forme un étang de 2 kilomètres de longueur sur une largeur de 500 à 1.000 mètres, dont la profondeur moyenne est de 5 m. 70 et la contenance d'environ 1.700.000 mc. C'est en somme une vaste et profonde nappe d'eau dont l'existence en avant de nos lignes leur est une excellente protection. Quant à la localité de Parroy, à environ un kilomètre de là, elle est occupée par les Boches tandis que nos troupes occupent la forêt où ils n'ont pu se fixer que sur de très petits espaces. Le lendemain 7,

dans la même région, en forêt de Parroy, dans le secteur de Domèvre, ainsi que sur la rive droite de la Meuse, nos troupes réussissent quelques coups de main et ramassent des prisonniers. Les Allemands font de vaines tentatives contre nos postes en Argonne ainsi que dans la région de Seppois. En Lorraine, dans la région Emberménil-Vého, ils attaquent en force à un saillant que fait notre front vers Emberménil : ils nous prennent quelques éléments de tranchées que nous leur reprenons aussitôt en leur faisant des prisonniers.



L'AVANCE ANGLAISE DANS LA RÉGION DE GRANDCOURT

NOTRE COUVERTURE

EDOUARD HERRIOT

Ministre des travaux publics et du ravitaillement

Né à Troyes le 5 juillet 1872, après de brillantes études au lycée Louis-le-Grand d'où il passa à l'Ecole normale supérieure, M. Edouard Herriot professa les lettres aux lycées de Nantes et de Lyon. Elu conseiller municipal de cette dernière ville, puis adjoint à la mairie centrale et délégué à l'Instruction publique, il succéda, le 3 novembre 1904, en qualité de maire, à M. Augagneur ; il n'avait alors que trente-deux ans.

En 1911, il était élu conseiller général, et, en 1912, sénateur du Rhône. Comme maire de Lyon, M. Edouard Herriot a montré de telles qualités d'administrateur qu'au remaniement ministériel de décembre dernier M. Briand n'a pas hésité à faire appel à sa collaboration et à lui confier le ministère des travaux publics et du ravitaillement.

On peut dire que dans les circonstances actuelles tous les yeux sont fixés sur lui ; on attend beaucoup de son esprit de méthode et de décision pour sortir de la crise du ravitaillement et des transports que la France subit en ce moment.

LA CAMPAGNE BELGE EN AFRIQUE

Au mépris de l'Acte de Berlin qui avait eu pour but de soustraire aux conflits de guerre les territoires de l'Afrique centrale, les Allemands attaquèrent le bassin de l'Oubanghi et se ruèrent sur le port belge de Lukuga, sur le lac Tanganyika. L'Allemagne, en Afrique comme en Europe, considérait les traités comme des chiffons de papier.

La Belgique avait à faire face à une attaque sur deux fronts, distants l'un de l'autre, de 800 kilomètres. Le Congo belge touche à deux colonies allemandes : au Cameroun par les « antennes » de la Sangha et de la Lobaye ; à l'Est africain allemand depuis le nord du lac Kivu jusqu'au sud du Tanganyika.

Durant la première partie de la campagne, les Belges combattirent en liaison avec les troupes françaises dans le bassin de la Sangha. Ces opérations sont connues du public français. Ils participèrent aux combats de N'Zimu, Mulundu, Lomie, N'galo, Monjo, Allad, Assobam. Au mois de janvier 1916, ils entraient avec les troupes françaises et anglaises dans la capitale du Cameroun, à 200 lieues de la frontière du Congo belge.

Pendant ce temps, les troupes belges défendaient leur frontière de l'Est africain et s'organisaient en vue de l'offensive de 1916. Il ne s'agissait plus de prêter à leurs alliés l'aide de quelques bataillons, mais de transporter le matériel de guerre : armes, canons, munitions, matériel télégraphique, téléphonique, sanitaire, canonnières pour les lacs, vivres, etc., à deux mille kilomètres de sa base.

Avant que cette entreprise ne fût menée à bonne fin, les Allemands avaient attaqué le port de Boma. Les combats se poursuivirent sur le lac Kivu pendant le mois de novembre 1914. Les Allemands cherchèrent à forcer la ligne de la Kuzizi (entre Kivu et Tanganyika) : il s'y firent battre à plusieurs reprises.

Les troupes belges du Katanga durent aussi se porter à la défense de la frontière de la Rhodésie, menacée par les Allemands ; ils dégagèrent Abercorn et livrèrent d'importants combats sur la Saisi, qui se terminèrent par la défaite des Allemands.

Voici quelques anecdotes qui témoignent de la bravoure et de l'intelligence guerrière des soldats noirs du Congo belge.

Notre ligne de communication de Rutshuru à Kibati était défendue naturellement par la plaine de lave, absolument impraticable en cette région. Un seul chemin construit en temps de paix arrive aux passes du mont Hehu et ensuite à la route de Kibati. Une redoute commandait ce passage au mont Hehu.

Un jour, le sergent-major indigène Bunza, qui occupait l'ouvrage, est attaqué par 300 Allemands avec deux mitrailleuses et un canon. On le somme de se rendre en lui disant qu'il sera bien traité. Les Allemands ajoutent : « Vous êtes sur notre territoire. »

Bunza, renouvelant le mot du héros antique, leur répond : « Si je suis sur ton territoire, viens le prendre. » Il divise sa troupe en trois fractions. La première a mission de tenir dans la redoute jusqu'au dernier homme ; les deux autres fractions se glissent dans la brousse et manœuvrent.

Soudain, l'ennemi est attaqué vigoureusement en flanc et à revers. Surpris, il cède pied et s'enfuit avant l'arrivée des renforts belges, laissant des tués et une mitrailleuse sur le champ de bataille.

Un chef belge devait envoyer à Babandana, sur la rive droite du lac Kivu, un pli très urgent. Par la terre, il fallait douze heures ; par le lac, quatre seulement. Mais les Allemands avaient la maîtrise des eaux ; les soldats du Congo belge n'hésitèrent pas pourtant à tenter l'aventure. Le sergent-major Kodja s'embarqua avec huit soldats payeurs et longe les rives pour se dissimuler. Bientôt il est signalé au canot automobile allemand qui vient l'attaquer à la mitrailleuse et le sommer de se rendre. Kodja répond par une vive fusillade. Deux de ses hommes sont tués, deux blessés, Kodja tire toujours. Soudain, l'embarcation allemande vire de bord et s'enfuit, son mécanicien ayant été blessé. Et nos héros continuèrent tranquillement le trajet vers Babandana.

Lors de la prise de l'île Kividiivi, l'ennemi s'empara d'une cinquantaine de soldats du Congo belge. Emmenés à Tabora, ils furent astreints à de durs travaux, puis on leur proposa de prendre du service parmi les troupes allemandes. Quelques-uns acceptèrent. Un jour, les Anglais virent venir à eux quatre soldats Allemands qui leur dirent : « Nous sommes des soldats de Boula-Matari ; nous avons été faits prisonniers ; on nous a appris l'exercice à l'allemande et on nous a amenés devant vous. Nous n'avons pas tiré et nous venons nous rendre en vous priant de nous renvoyer chez Boula-Matari pour aller avec lui venger nos frères et nous-mêmes. »

LA CONQUÊTE DE L'EST AFRICAIN ALLEMAND

Le 4^e régiment de la brigade Molitor franchit la Ruwuu à Kuambo sous le feu de l'ennemi et dispersa aussitôt les détachements allemands qui lui étaient opposés ; le 25 juin 1916, il établit sa liaison avec le 3^e régiment à Biaramulo.

Le hauptmann Godovius, surpris par cette marche foudroyante, se voit sur le point d'être bloqué et essaie de battre en retraite sur Tabora. Il marche vers Biaramulo, mais, attaqué par un détachement du 3^e régiment, il se retire précipitamment vers le Nord, dans la brousse ; il se rapproche du lac Victoria ; s'écartant des routes et marchant de nuit, il tente d'échapper à l'étreinte des troupes belges.

Le colonel Molitor, qui a organisé cette course au lac pour tirer le verrou derrière Godovius, a disposé ses troupes entre Biaramulo et le lac Victoria ; elles forment les trois côtés d'un rectangle, le quatrième côté, au Nord, étant celui par lequel doit arriver le chef allemand. Les prévisions se réalisent, la colonne allemande s'engage dans la tenaille, mais, marchant très rapidement, elle parvient à se dérober au combat durant la journée du 2 juillet. Le 3, Godovius, avec 600 hommes, des mitrailleuses et des canons, vint heurter à Kato un détachement belge qui lui barrait la route. Ce détachement ne comptait pas plus de 100 hommes et de quatre mitrailleuses. Godovius se rue sur lui, croyant déjà ouverte la porte de Tabora. Mais il a compté sans son maître. Le major Rauling, chef admirable, se trouvait à Kato ; il enlève sa poignée de braves qui a fléchi un instant et la rejette sur l'ennemi. Pendant des heures et des heures, on se bat furieusement. Soudain, la fusillade faiblit, nos braves s'élancent, l'ennemi s'enfuit en désordre, les renforts sont arrivés. Godovius est fait prisonnier avec 20 blancs et 200 noirs ; 150 hommes sont restés sur le terrain, le reste s'est réfugié dans la brousse après avoir jeté ses armes ; la colonne allemande était entièrement anéantie.

Rauling, blessé pour la seconde fois, est remplacé par le lieutenant-colonel Huyghé, et la marche en avant continue. A Djotahika, le 4^e régiment rencontre une forte colonne allemande et la met en déroute.

Le 23 juillet, le 4^e régiment occupe Maria-Hilf, tandis que le 3^e régiment marche sur Saint-Michaël qui a été renforcé par les troupes allemandes venant de Muansa.

Tandis que se déroulaient cet événement, la brigade Olsen s'était dirigée vers le Sud ; le 2^e régiment occupait Niansa-Migera et entraînait à Kigoma-Ujiji, le port allemand où aboutit le chemin de fer du Tanganyika, le 29 juillet, prenant notamment deux canons de 150 m/m, pendant que le premier régiment, opérant sur sa gauche, atteignait la rivière Gombe, établissant sa liaison avec la brigade Molitor.

La marche vers Tabora fut pénible ; il fallait découvrir l'eau noirâtre dans de rares marécages connus seulement des indigènes. On était loin du verdoyant Ruanga. Malgré les difficultés, les troupes du Congo belge s'avan-

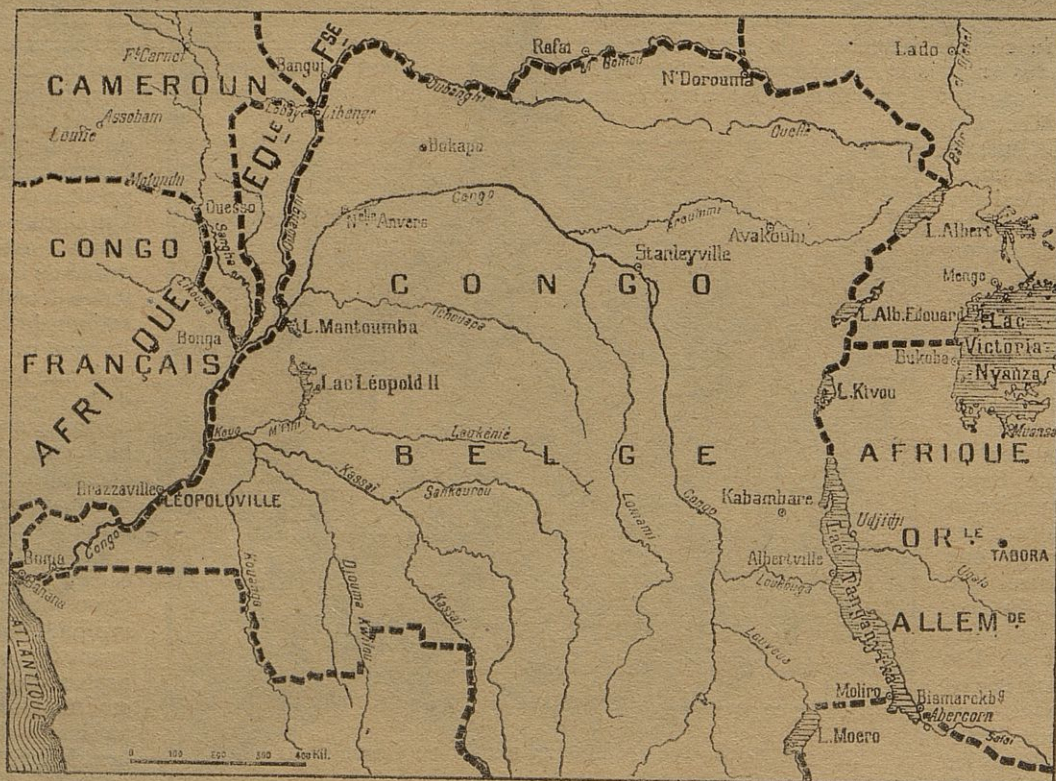
çaient, pleines d'entrain, vers la capitale de l'Est africain allemand, le joyau de la colonie. Tabora est une ville superbe avec de grands hôtels, de vastes constructions, des maisons de commerce, diverses industries ; elle est située dans une plaine aride que sillonnent de petits cours d'eau qui tarissent pendant la saison sèche.

Le général prussien Wahle avait pris le commandement des troupes importantes qui s'étaient massées au centre de la colonie pour en défendre le réduit central.

Dès le 1^{er} septembre, les avant-gardes belges entraient en contact avec les détachements allemands. Elles s'avançaient avec prudence, mais de façon continue, exerçant sur l'ennemi une pression de plus en plus forte. Wahle résiste vigoureusement ; il fait des efforts désespérés pour accrocher les Belges et tenter de les immobiliser. Du 10 au 18 septembre, au nord et à l'ouest de Tabora, on se bat jour et nuit ; il faut conquérir le terrain mètre par mètre. Tabora est défendu par de l'artillerie lourde de marine. Enfin la ténacité des troupes coloniales du roi Albert a raison de l'ennemi et, le 19 septembre, elles entraient dans la capitale de l'Est africain allemand.

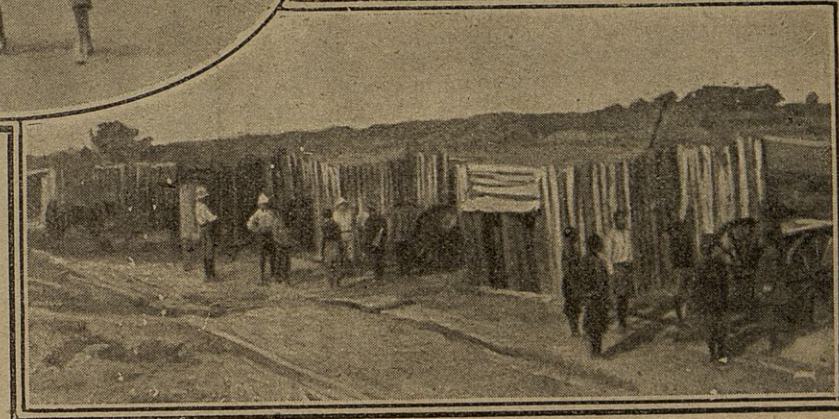
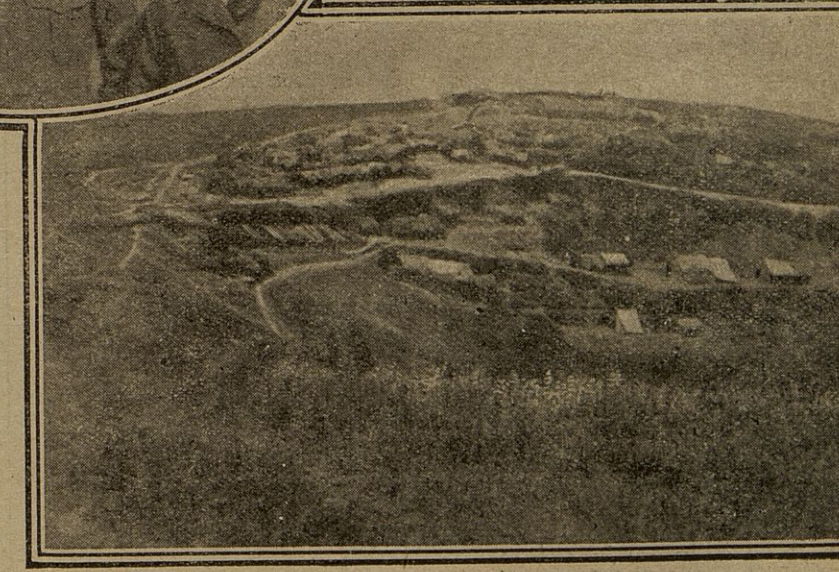
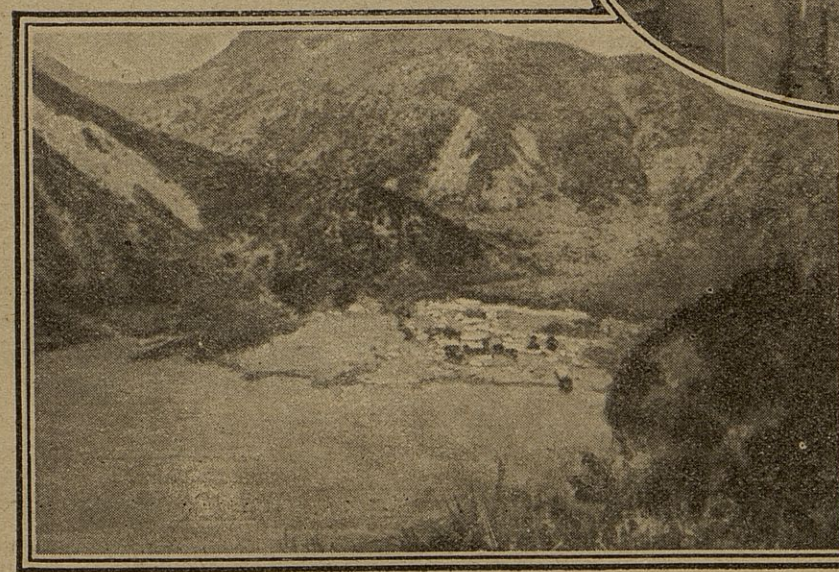
Les premiers soldats qui pénétrèrent dans la ville virent amener en hâte les drapeaux allemands. La brigade entière n'avait pas fini de défilé que, non seulement les couleurs boches avaient complètement disparu, mais que les drapeaux belges déployaient de toutes parts leurs flammes rouges, jaunes et noires. Les Belges n'en revenaient pas d'étonnement ; ils n'avaient pas amené tout cela avec eux ! Mais ils comprirent bientôt en voyant les colons boches et leurs matrones qui les saluaient jusqu'à terre, avec le sourire obséquieux propre à la race. Prévoyant que l'impétuosité des Belges allait venir à bout de la résistance, pourtant acharnée, de leurs soldats blancs et noirs, les bons Boches s'étaient mis à confectionner à la hâte des drapeaux belges pour les arborer au moment opportun et se concilier, à force de platitude, les bonnes grâces des vainqueurs. Ainsi sont les Boches en Afrique, ainsi les verrons-nous en Europe.

MAURICE DES OMBIAUX.



CARTE DU THÉÂTRE DES OPÉRATIONS DES TROUPES BELGES EN AFRIQUE

LES TROUPES BELGES EN AFRIQUE

*L'ex-caserne allemande de Kigali.**Arrivée du colonel Molitor à Kigali.**L'escadrille d'hydravions belges, à Toa, chargée de la surveillance et de la défense du lac Tanganyika.**Une batterie belge de 75, établie sur les bords du Tanganyika à la Lukuga, et servie par des artilleurs indigènes.**Le portage est le seul mode de transport dans cette contrée privée de routes.**Un service de portage en hamacs a été organisé à l'intention des blessés.*

C'est dans une contrée pittoresque, mais difficile à tous égards, que les troupes du Congo belge ont eu à lutter contre les forces coloniales allemandes. A gauche : la baie de Salze sur le lac Kivu, base navale des Belges. A droite : le camp Weyler, au mont Lufabu, près du lac Kivu. Dans le médaillon : en haut, départ de la garnison d'Elisabethville (Katanga) pour la frontière, au début de la guerre ; en bas, les officiers qui bombardèrent Ujiji : le commandant de Buye ; à sa droite, sous-lieutenant Behaéghe ; à sa gauche, lieutenant Collignon.

La marine des Etats-Unis

« En 3.000 ans de l'histoire du monde que nous connaissons, il y a eu 8.000 guerres : il semble donc que l'art de la guerre doive être toléré en dépit de quelques objections... L'histoire montre qu'aucune nation dans le monde n'a jamais pu maintenir sa grandeur aux dépens de l'idée militaire. Les nations qui ont essayé d'ignorer les arts militaires avec trop d'exclusivisme se sont effondrées... »

C'est en ces termes énergiques que le contre-amiral Bradley Fiske, en date du 20 août 1916, exposait dans le *New York Times* ses idées sur la nécessité d'une marine ; article d'autant plus remarqué que son signataire occupait alors au Département de la Marine un poste d'une importance extrême. Alors que le public européen s'obstinait encore à voir dans le président Wilson un pacifiste impénitent, un apôtre de la paix à tout prix, partout et toujours, le public américain commençait à découvrir dans le chef de la République un président qui raisonnait en homme d'Etat.

Qui raisonnait et qui agissait, car ce n'est pas sans étonnement que, en Europe, on a appris récemment quel effort prodigieux le président Wilson avait silencieusement appliqué à la réorganisation totale et rapide de la marine américaine. Un simple tableau, d'une éloquence extrême, montre avec une clarté aveuglante la sollicitude dont M. Wilson a entouré la marine de son pays : ce tableau est établi d'après les documents américains eux-mêmes, c'est-à-dire le *United States Navy Year Book* de 1915, les *White Papers* publiés par le gouvernement de l'Union et d'après un fort remarquable article de l'écrivain anglais Archibald Hind intitulé : « American's New Naval Policy » et publié dans la *Fortnightly Review* de novembre 1916. Ce tableau montre l'extension des dépenses pour la marine et l'augmentation du personnel, extension et augmentation prodigieuses depuis deux ans :

	DÉPENSES NAVALES TOTALES	EFFECTIFS
Exercice 1901-1902	16.012.438 livres sterling	33.351 hommes.
Exercice 1908-1909	26.438.434 livres sterling	54.867 hommes.
(dernière année de la présidence Roosevelt)		
Exercice 1916-1917	63.000.000 livres sterling	78.200 hommes.
(dernière année de la présidence Wilson)		

Dès les premières semaines de la guerre européenne, des cris d'alarme retentirent outre-Atlantique ; les esprits clairvoyants s'inquiétaient.

Une campagne violente eut lieu : elle aboutit à un programme naval comportant une dépense de 2 milliards 500 millions de francs ; mais la Chambre des Représentants le rejeta.

Survint la bataille navale du Jutland qui mit aux prises les Anglais et les Allemands dans la mer du Nord. Les polémiques reprirent plus vives encore aux Etats-Unis.

Le Sénat, véritablement galvanisé par cette campagne patriotique, prit une décision sensationnelle : il rejeta complètement le maigre projet de la Chambre des Représentants et, en son lieu et place, vota l'exécution d'un programme exécutable en trois années : 1916-1919, programme naval tel que jamais aucune nation n'en a conçu ni ordonné un semblable quelle que fût son ardeur dans la course aux armements.

D'après ce vote, les Etats-Unis, en 1919, doivent posséder :

Vaisseaux de combat : 27 dreadnoughts de 1^{re} ligne ; 13 pré-dreadnoughts de 2^e ligne ; 9 pré-dreadnoughts de 3^e ligne ; 5 croiseurs de bataille ; 10 croiseurs cuirassés ; 31 éclaireurs ; 108 destroyers ; 12 sous-marins d'escadres ; 130 sous-marins de côtes ; 6 monitors de défense des ports ; 3 cuirassés de défense des ports ; 2 canonnières ; 2 canonnières de rivière.

Navires auxiliaires : 6 transporteurs de pétrole ; 10 transporteurs de charbon ; 2 navires-hôpitaux ; 3 navires pose-mines ; 2 navires annexes pour destroyers ; 2 navires annexes pour sous-marins ; 3 navires-ateliers ; 4 navires d'approvisionnement ; 2 navires de munitions.

Ce formidable programme, mis aussitôt en voie d'exécution dès juin 1916, porte, par les soins du secrétaire d'Etat Daniels, les navires de combat de 219 (en 1914) à 381, et les navires auxiliaires de 31 (en 1914) à 34 ; mais pour donner la proportion véritable de ces derniers, il faut remarquer que la majorité des 31 auxiliaires existants sont remplacés par des navires neufs.

Un acte législatif spécial, le *Naval Appropriation Act*, codifiait ce formidable programme en spécifiant que le secrétaire pour

la marine recevait l'ordre de commencer aussitôt que possible la construction de soixante-six vaisseaux ; et afin de stimuler le zèle des chantiers, l'Act prévoyait le paiement d'une prime spéciale en cas de livraisons plus rapides que ne l'exigeaient les délais impartis.

A ce propos, il faut rappeler que, à une majorité écrasante, le Congrès des Etats-Unis a décidé d'affecter 51 % du revenu national à la réfection de l'armée et de la marine ; sur ces 51 %, 27 % sont destinés à la marine.

Le moment solennel est venu pour l'Amérique neuf mois à peine après ce vote ; en neuf mois le programme naval n'a pu que bien juste être mis en bonne

voie d'exécution ; en ce mois de février 1917, qu'est devenue la marine américaine et que peut-elle faire ?

Comptant 8 dreadnoughts en 1914, elle en aligne 14 maintenant : le *Texas* et le *New-York*, de 27.000 tonnes ; le *Nevada* et l'*Oklahoma*, de 27.500 tonnes, et le *Pennsylvania* et l'*Arizona*, de 31.500 tonnes, magnifiques bâtiments qui ont coûté 75 millions de francs pièce et qu'armement 12 canons de 356 ^{m/m} et 22 de 127 ^{m/m}, en tout 72 bouches à feu de 356 ^{m/m} et 264 de 127 ^{m/m} dont le total constitue un formidable appoint pour une armée navale dans une bataille rangée. Une vingtaine de destroyers, une vingtaine de sous-marins ont augmenté l'effectif des flottilles depuis trente mois.

Cette marine, dont les unités de ligne offrent un aspect si singulier avec leurs mâts en treillis d'acier formant véritables tours à jour, est bien pourvue de munitions : c'est encore au pacifiste mais prévoyant président Wilson qu'elle doit son approvisionnement. Un tableau curieux et instructif a été dressé montrant la part que les trois derniers présidents ont prise dans la constitution des stocks de guerre pour la marine américaine :

Pour la poudre sans fumée : Roosevelt a donné 20 %, Taft 23 %, Wilson 39,5 %.

Pour les projectiles : Roosevelt a donné 8,6 %, Taft 22,4 %, Wilson 63,9 %.

Pour les torpilles : Roosevelt a donné 9,4 %, Taft 18,2 %, Wilson 71,5 %.

Pour les mines : Roosevelt a donné 9,7 %, Taft 9,7 %, Wilson 90,3 %.

Etrange et symptomatique progression par laquelle le président apôtre de la paix, défenseur de l'arbitrage entre nations, protagoniste du droit primant la force, a fait pour l'armement intensif de son pays dix fois plus que le président fougueux théoricien des luttes nécessaires.

Et non seulement M. Wilson a constitué un superbe matériel flottant, mais il a créé, pour organiser, régir, diriger ce matériel flottant, un personnel spécialement bien entraîné placé sous la direction d'un « chef des opérations navales » nommé directement par le président de la République.

Cette marine, qui, grâce au président Wilson, a pris un tel développement, n'est évidemment pas à l'heure actuelle aussi prête que son organisateur la souhaitait ; mais telle qu'elle est, elle se trouve capable de stupéfier ceux-là qui ne voyaient dans le président Wilson que le rédacteur méticuleux de notes très juridiquement établies. Fidèle à la vieille devise : *Si vis pacem, para bellum*, ce pacifiste préparait la guerre avec une ténacité, une maestria et une discrétion qui stupéfieront beaucoup de gens même parmi ses concitoyens.

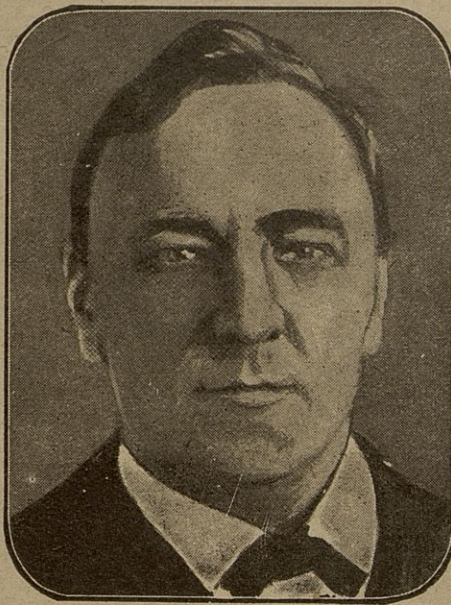
La tâche n'était point aisée, car, en ce qui concerne la marine, la géographie desservait les Etats-Unis, contraints de garder deux côtes longues chacune de milliers de kilomètres et séparées par une masse épaisse de terres compactes. Encore le canal de Panama a-t-il raccourci de plus de moitié le trajet qu'il fallait couvrir pour rejoindre le littoral Pacifique lorsqu'on venait de l'Atlantique et réciproquement. Malgré cela, la division de l'armée navale américaine en deux tronçons, en deux flottes, est accentuée par le fait de cette difficulté d'une réunion toujours lente et aléatoire. Dans la circonstance présente, c'est évidemment en Atlantique que se concentre tout l'intérêt ; le Pacifique, depuis longtemps déblayé d'ennemis, est aux mains de l'armée navale japonaise et des divisions britanniques : aucun danger allemand ne s'y rencontre plus. C'est donc sur la côte Atlantique que la marine américaine se concentre.

Sur cette côte Atlantique, l'Allemagne, par son raid devant Newport en octobre 1916, par les voyages de son sous-marin commercial *Deutschland*, a montré qu'elle pouvait élargir jusqu'au littoral américain une campagne sous-marine et menacer ainsi le transit sur les différentes grandes routes qui coupent dans les divers sens l'Océan Atlantique. C'est à la sévère répression de ces raids que pourrait — en attendant la grande bataille toujours possible — coopérer la marine américaine en utilisant, de concert avec les alliés, les qualités excellentes de flottilles remarquablement entraînées. En particulier 36 destroyers déplaçant de 420 à 900 tonnes filent un peu moins de 30 nœuds, et 25 autres déplaçant de 900 à 1.050 tonnes dépassent la vitesse de 30 nœuds ; or le destroyer ultra-rapide est, avec le chalutier, l'ennemi le plus efficace du sous-marin tant par son artillerie que par la rapidité de sa course.

Or il importe de maintenir contre les tentatives de torpillage allemand la liberté des mers pour les navires ravitailleurs. Désireuse d'intensifier la guerre sous-marine, l'Allemagne a mis en mer à la fois la totalité de ses sous-marins au lieu de les faire travailler par roulement comme précédemment ; cette augmentation du chiffre de navires lâchés en mer augmente naturellement leurs chances de destruction dans les mêmes proportions. Il faut remarquer, en outre, que le tonnage et le rayon d'action des sous-marins allemands ont été, en général, accrus. Mais la garde des océans est menée avec la plus exacte vigilance par nos patrouilleurs.

L'entrée en ligne de la flotte et des flottilles américaines renforcerait dans des proportions imposantes l'armée navale des alliés ; et en même temps l'utilisation des 64 navires austro-allemands, valant un milliard, détenus dans les ports américains (parmi lesquels le fameux *Vaterland* de 54.282 tonneaux) compenserait les pertes causées par les derniers torpillages en incorporant aux flottes marchandes alliées le tiers de la fortune maritime de l'Allemagne.

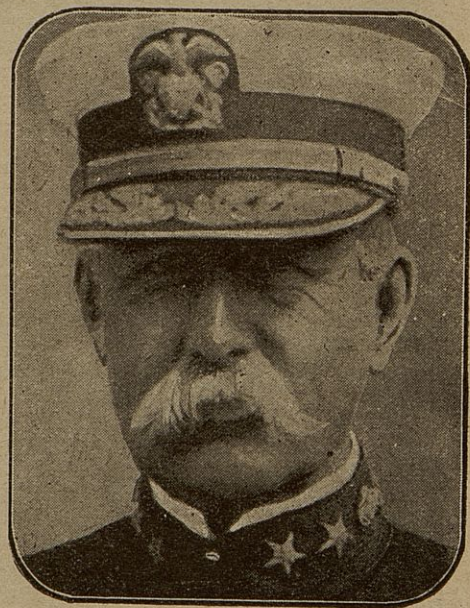
GEORGES G.-TOUDOUZE.



M. J. DANIELS
Ministre de la marine des Etats-Unis

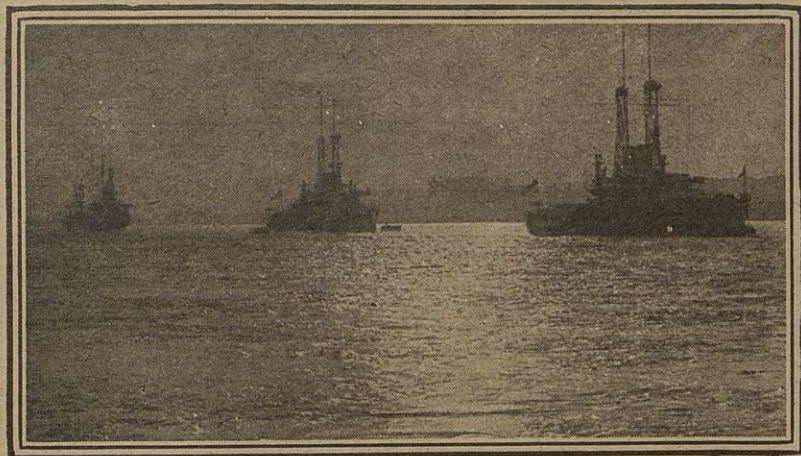


AMIRAL FLECHTER
Commandant de la flotte des Etats-Unis

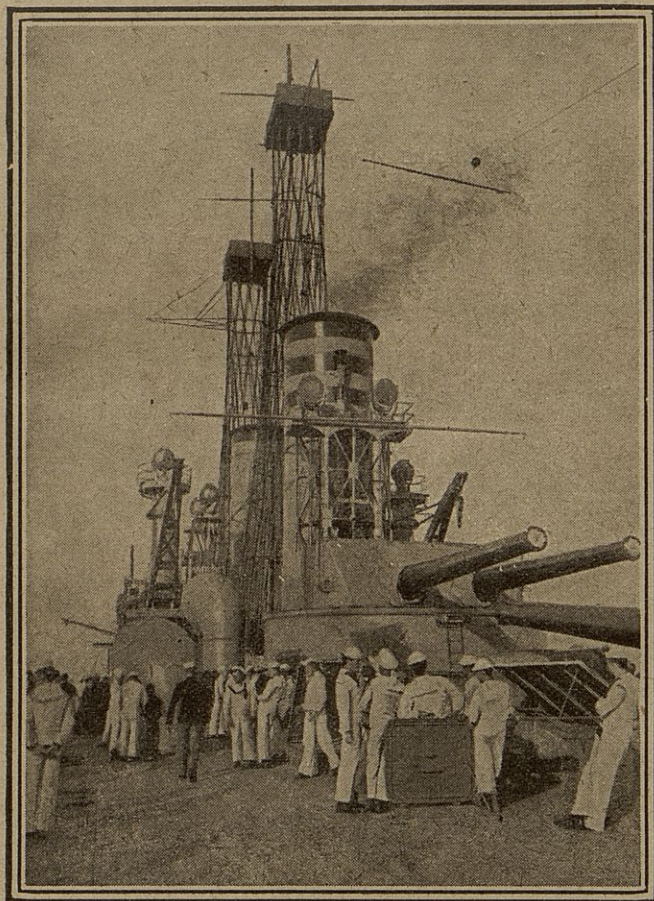


VICE-AMIRAL COFFMAN
Commandant d'une escadre américaine

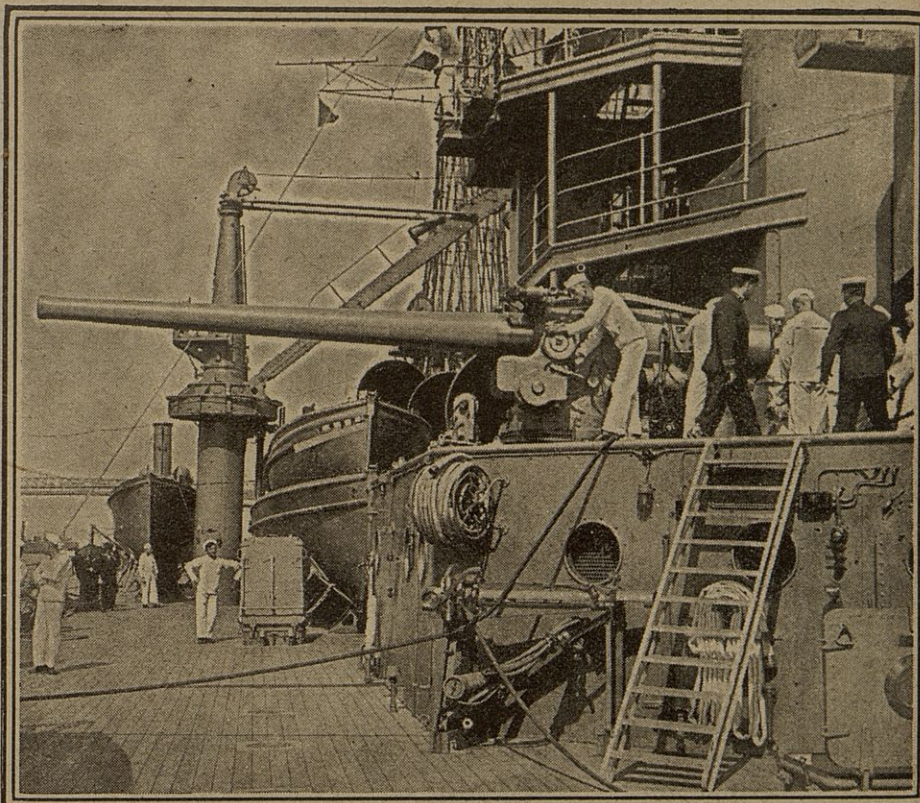
LES GRANDS CUIRASSÉS AMÉRICAINS



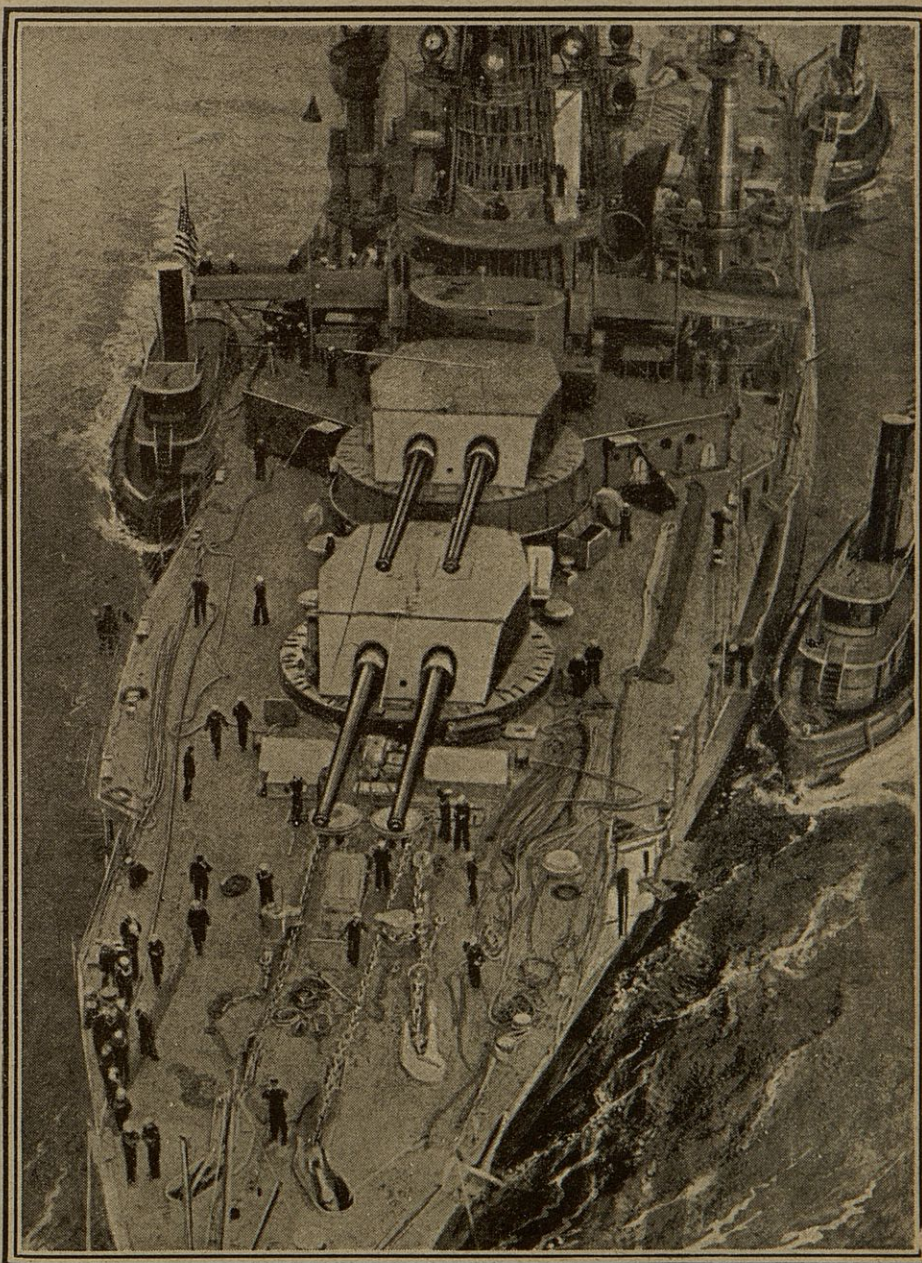
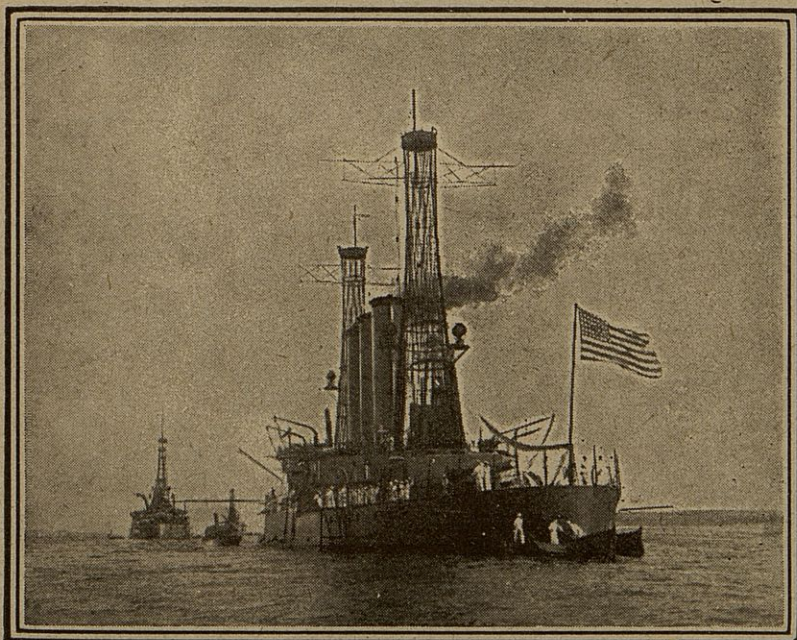
La « grande flotte de l'Atlantique », orgueil de la nation américaine, est ancrée dans les eaux de l'Hudson.



Le cuirassé « Delaware », dont on voit ici la tourelle arrière, date de 1908.

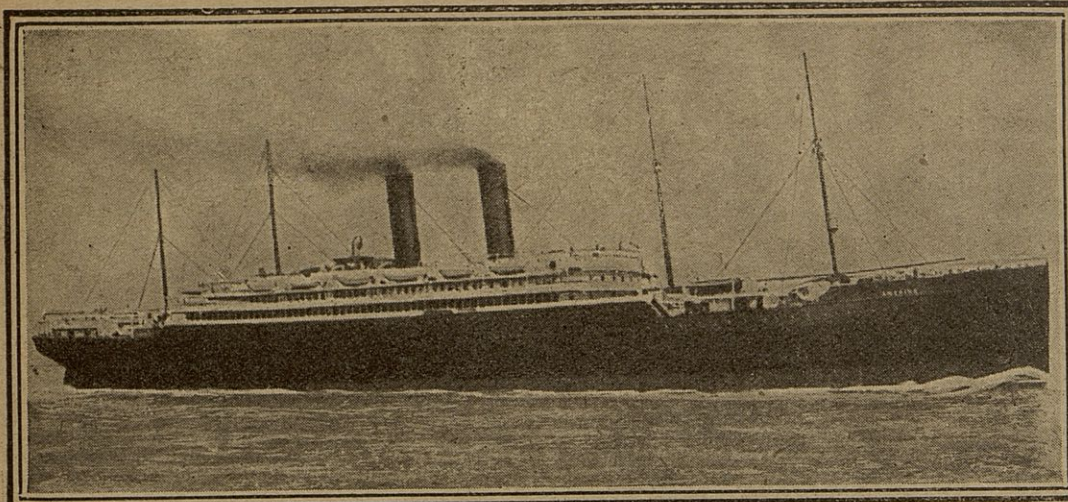


Le « Pennsylvania », construit en 1913, est le plus grand cuirassé de la marine des États-Unis ; il mesure 183 mètres de long et déplace 31.500 tonnes. Voici une de ses grosses pièces prête à tirer.

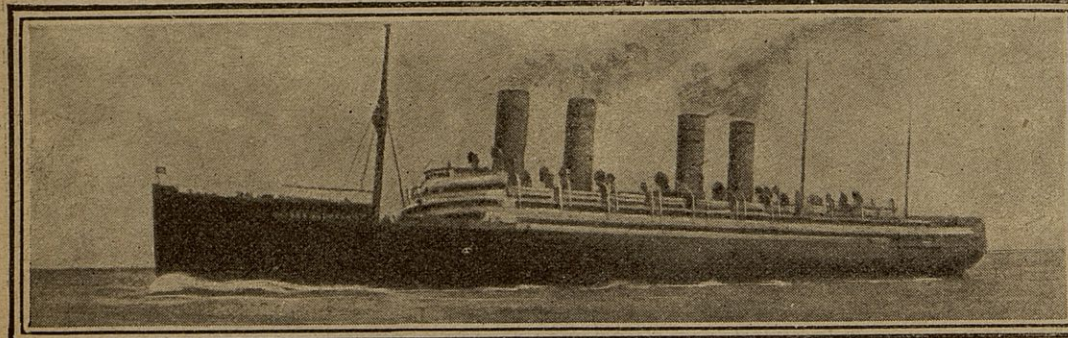


Avec ses superdreadnoughts, ses dreadnoughts, ses croiseurs et ses destroyers, la flotte des États-Unis fournirait un puissant appoint aux flottes alliées pour la maîtrise complète des mers. Nous reproduisons ici quelques spécimens de ces beaux navires à qui les mâts « tour Eiffel », comme on les nomme en Amérique, donnent un aspect tout particulier. En bas de la page : à gauche, le « Maine », école d'entraînement pour les officiers ; à droite, vue du pont d'un cuirassé d'escadre avec deux de ses tourelles.

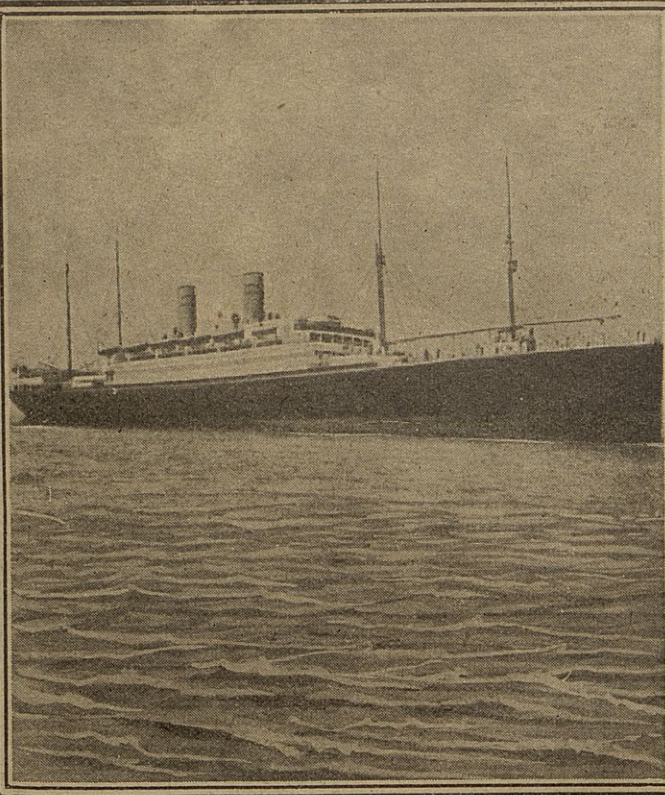
UN GAGE PRÉCIEUX POUR LES ÉTATS-UNIS



« AMERIKA », 22.622 TONNES, CONSTRUIT EN 1905

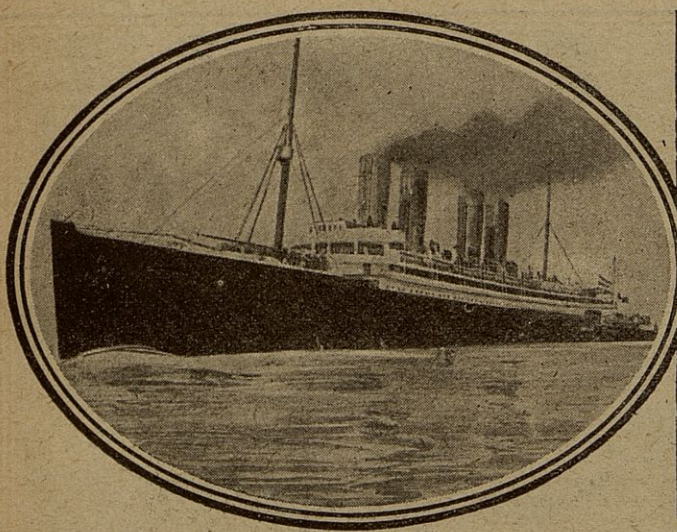


« KAISER-WILHELM-II », 19.361 TONNES, CONSTRUIT EN 1902

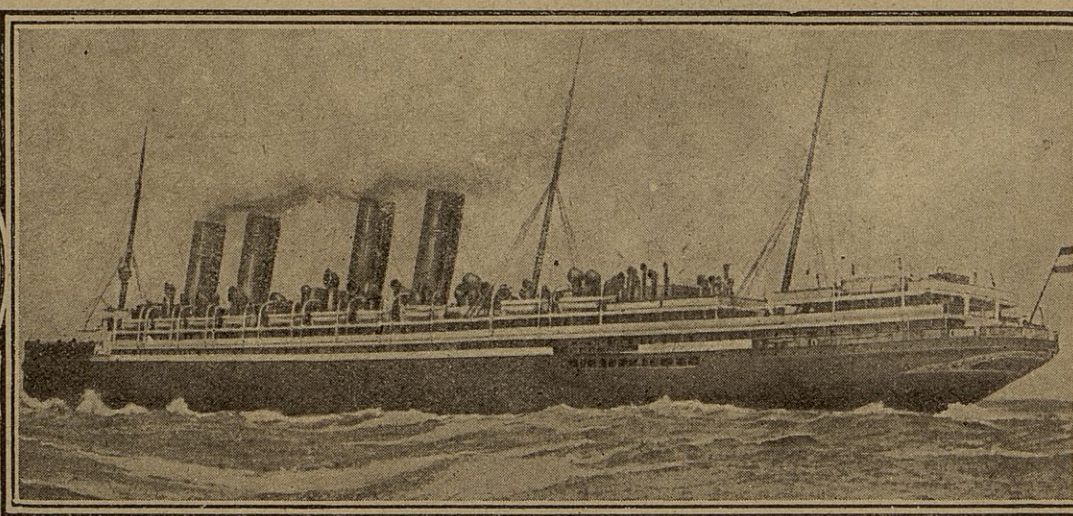


« CINCINNATI », 16.339 TONNES, CONSTRUIT EN 1909

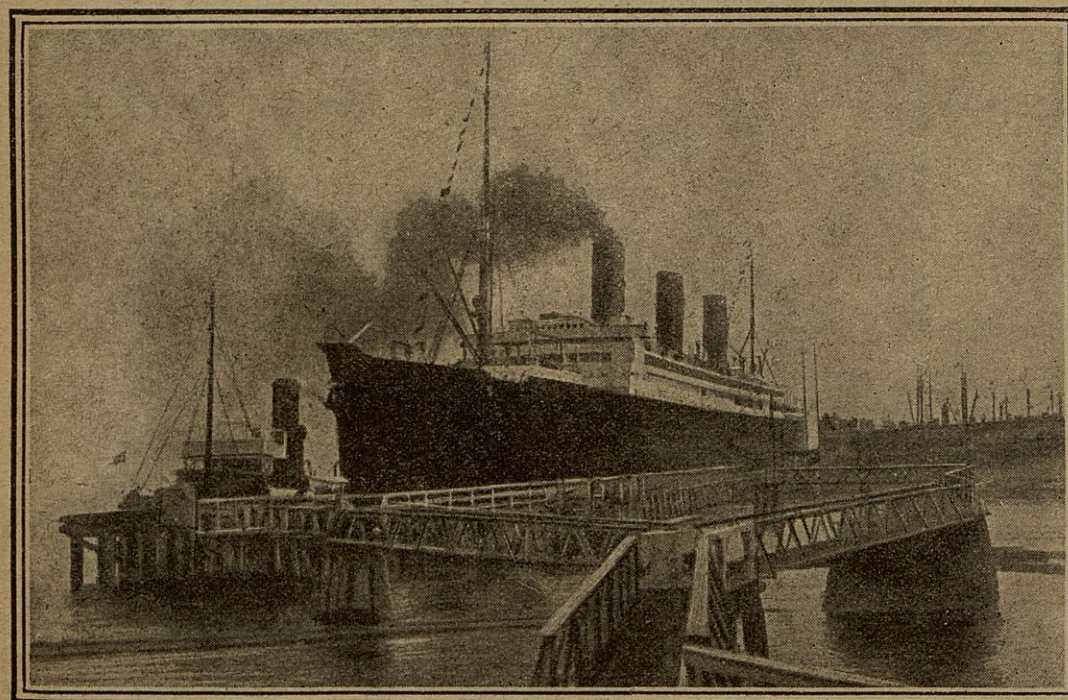
Les plus beaux navires séquestrés appartiennent à la Hamburg-Amerika et au Norddeutscher-Lloyd.



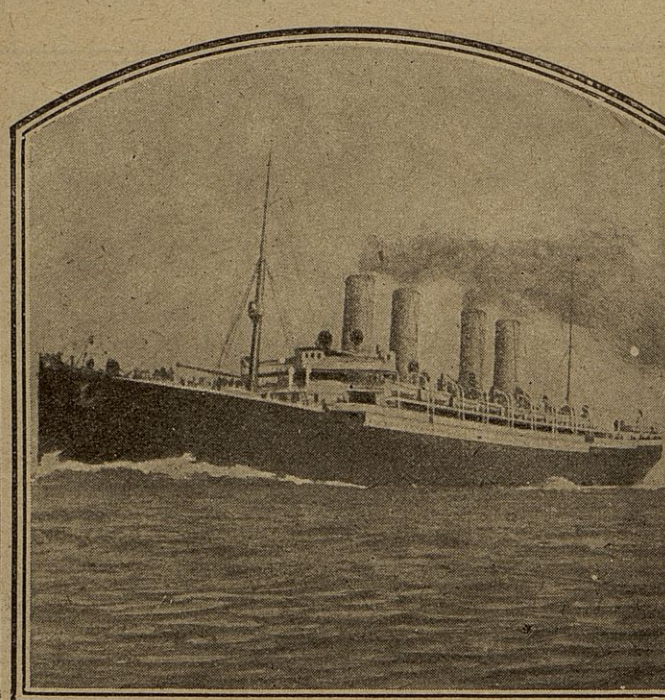
« KRONPRINZ-WILHELM », 14.908 TONNES



« KRONPRINZESSIN-CECILIE », 19.503 TONNES, CONSTRUIT EN 1907



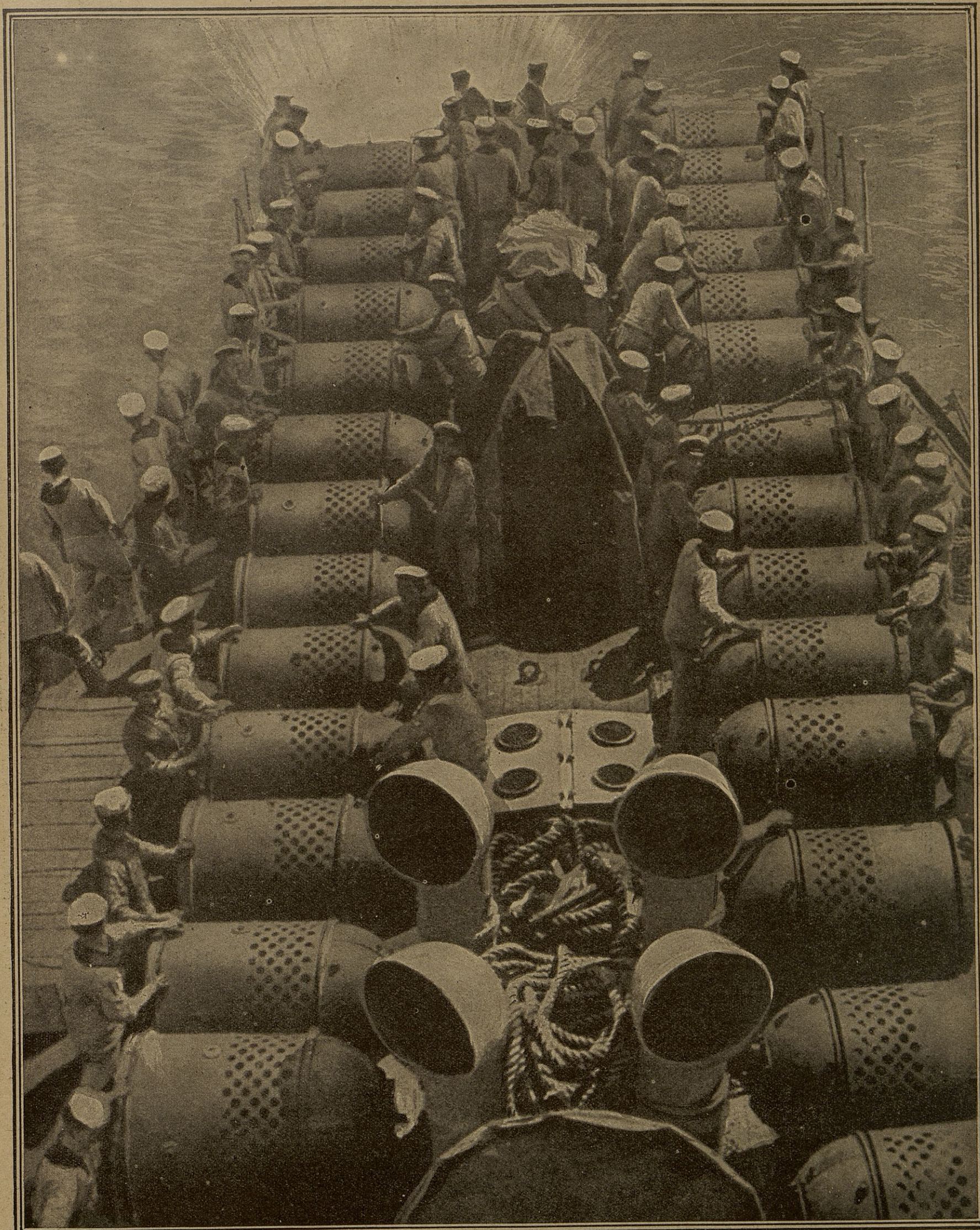
« VATERLAND », 54.282 TONNES, LE PLUS GRAND PAQUEBOT DU MONDE, CONSTRUIT EN 1914



« KAISER-WILHELM-DER-GROSSE », 14.349 TONNES

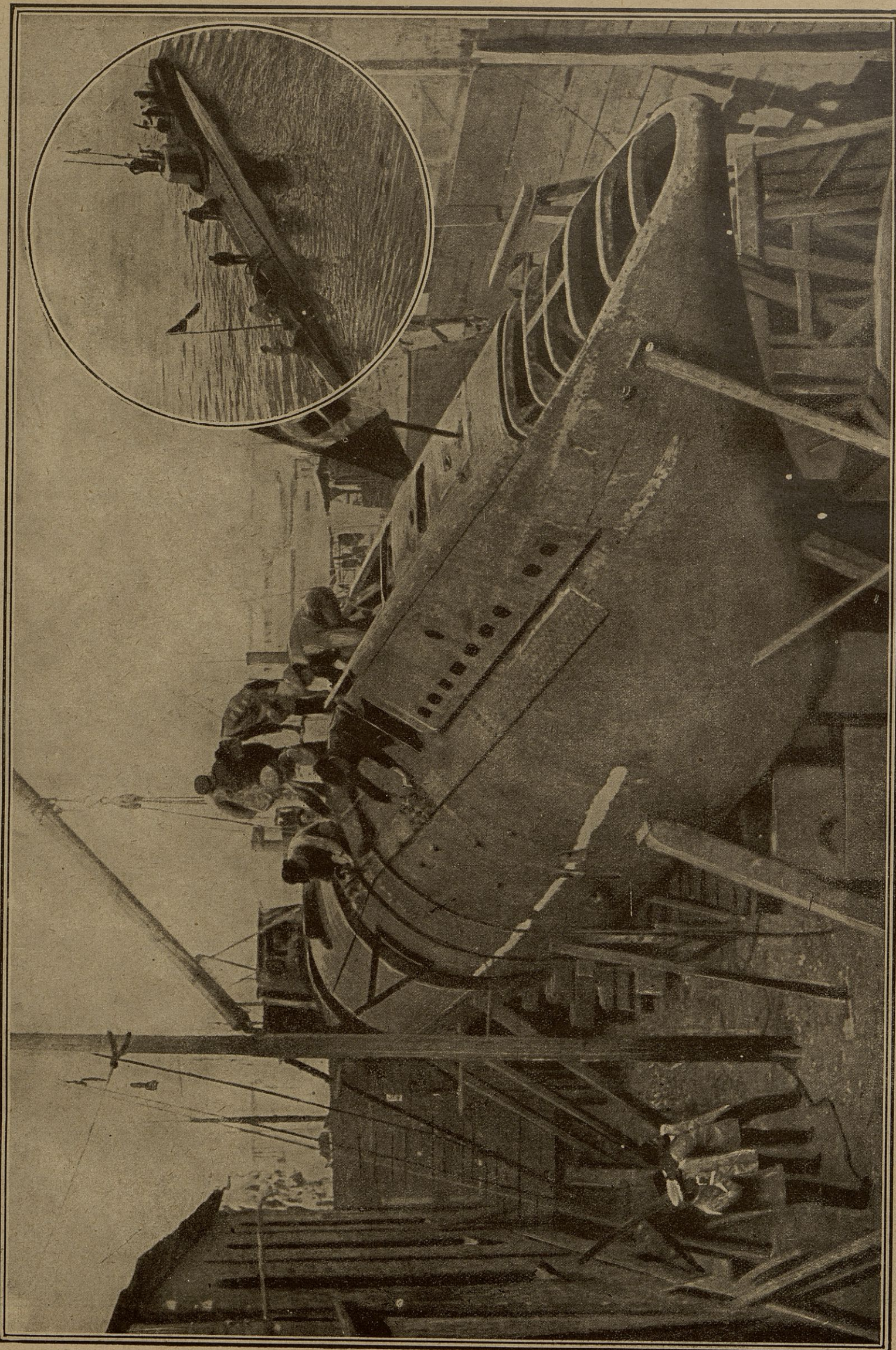
Par suite de la rupture diplomatique entre les Etats-Unis et l'Allemagne, les navires allemands se trouvant dans les ports américains ont été mis sous séquestre. Il y a là, dans les différents ports de l'Union, toute une flotte de paquebots; en cas de guerre elle constituerait un gage de plus d'un milliard. Sur des ordres de Berlin, le personnel de plusieurs de ces navires a saboté les machines.

UN NAVIRE ITALIEN POSE UN CHAMP DE MINES



Ces gros cylindres surmontés d'une tête conique, qui ressemblent étrangement à des braseros, sont des mines sous-marines amarrées avec soin le long du bord d'un navire italien poseur de mines. A mesure que le bâtiment avance suivant une route préalablement déterminée, les matelots laissent tomber de l'arrière dans la mer le redoutable engin ; celui-ci, ancré de façon à se tenir au-dessous de la surface, s'arme automatiquement et malheur au bateau qui viendra heurter de sa coque les antennes qui hérissent ce champ de mines.

SOUS-MARIN AUTRICHIEN REMIS EN SERVICE DANS LA MARINE ITALIENNE



Nous avons récemment donné la photographie d'un sous-marin poseur de mines allemand, dont s'empara la marine anglaise. Il y a quelque temps un sous-marin autrichien, le « U.C.-12 » fut capturé par la marine italienne après un long combat dans la mer Adriatique. Conduit par nos alliés dans un de leurs arsenaux, le bateau fut soigneusement visité et réparé : il avait relativement peu souffert ; il peut, après sa remise en état, rendre aux Italiens les mêmes services qu'il rendit naguère à la marine autrichienne. Notre photographie le représente au cours des travaux qui ont fait de lui une nouvelle unité de la flotte sous-marine de nos alliés. Dans le médaillon : l'ex-« U.C.-12 », complètement remis à neuf, effectuant sa première navigation en surface sous pavillon italien.



PAR FÉLIX HAULNOI

CHAPITRE IV

LE PUR SANG DU CAPITAINE

Le prince Otto de Worth avait pris l'attitude du prisonnier de marque et il avançait lentement, la tête haute, entre le capitaine et Strong qui l'encadraient.

Le lieutenant d'Athis et William suivaient. L'officier français se montrait fiévreux. Dès les premiers pas, il retint son jeune compagnon, laissant prendre au groupe de tête une avance, puis, tout bas : — William, pouvez-vous obtenir de votre père qu'il vous confie la garde du prince de Worth ?

— Rien de plus aisé. Considérez la chose comme faite, mais pourquoi cette question ?

Jean d'Athis était ému : sa voix tremblait. Il dit : — Le temps presse. Il m'est impossible de plaider longuement pour vous convaincre, William, et cependant il faut que le prodige que j'attends de vous s'accomplisse. Avez-vous confiance en moi ?

— Ma confiance en vous est absolue.

— Voilà un grand point de gagné. Maintenant croyez-vous que tout... absolument tout... soit possible ?

— Tout est possible dès qu'on le veut.

— Vos réponses m'encouragent et cependant ce que je vais exiger de vous me semble au premier abord si imprudent, si hasardé... c'est un acte si contraire aux lois de la guerre que j'hésite. Ma tête en feu ne sait plus discerner ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les conventions humaines. Je ne vois clairement que le juste et l'injuste. Or ce que je vais vous demander m'est inspiré par la plus haute idée qu'on puisse se faire de la Justice.

— Parlez vite. Nous allons être rendus.

— Voici. Dès que votre père vous aura confié le prisonnier, dès que vous tiendrez en vos mains le misérable que j'ai eu le tort impardonnable de ne pas reconnaître ce matin... eh bien ! Willy... eh bien ! arrangez-vous pour le faire évader !...

Le jeune Anglais s'arrêta net, un peu interloqué malgré son flegme national. L'officier et lui se regardèrent pendant une seconde face à face et Jean d'Athis répéta la chose énorme :

— Faites fuir le prince !...

— Pourquoi voulez-vous... cela ?... demanda, d'une voix qui tremblait un peu, le jeune homme.

— Vous ne comprenez pas ?

— Non.

Alors Jean, secouant avec force par les épaules le jeune Anglais au cœur ingénu :

— Vous me demandez pourquoi ?... Mais pour le tuer, voyons... pour le tuer !...

Il poursuivit, la voix fervente :

— Vous ne comprenez donc pas que, prisonnier, cet homme est sauf, oui sauf, aujourd'hui, et que, plus tard, il sera libre !... Libre !... Et son sort est lié à celui d'une femme aussi noble, aussi pure qu'il est plat et vil !... Non, il n'est pas possible que cet être criminel qui a tué pour l'ignoble joie de se venger ou pour le cruel plaisir de torturer des innocents — nous en avons les preuves — puisse garder une chance de venir reprendre sa place à son foyer. La princesse, que vous ne connaissez pas encore, est aimée comme une sœur malheureuse par ses amies d'enfance Lucile et Madeleine. Ah ! votre cœur ne resterait pas indifférent si vous les voyiez pleurer ensemble toutes les trois.

L'évocation de la blonde et riieuse Lucile défigurée par les larmes fut plus forte que tous les arguments.

Sans raisonner, Willy se trouva décidé.

— All right ! J'accepte, promit-il avec la volonté arrêtée et infrangible d'un sectaire. Je suis de la partie ?

— Naturellement. Je compte même absolument sur vous. Il faudra que vous trouviez, dans les ressources de votre imagination, le moyen de déterminer la fuite du prince.

Willy était très prime-sautier. Il répondit :

— J'ai trouvé. Vous n'avez pas autre chose à me dire ?

— Attendez. Si le prince, dont vous avez pu constater avec moi la prudence excessive, refusait de s'ex-

poser aux aléas d'une évasion, vous n'auriez qu'à lui faire connaître l'adresse actuelle de la princesse. La connaissance de cette adresse le décidera tout de suite.

Si, par extraordinaire, le fugitif nous échappait au cours de la poursuite serrée à laquelle nous allons nous livrer, c'est là que nous irions l'attendre, le guetter, car il ne manquera pas de s'y rendre.

Willy était enclin à courir les aventures, et les plus hardies étaient celles qui le tentaient davantage, mais un esprit pratique qu'il tenait de son père lui faisait entrevoir le mauvais côté des choses.

— Le prince est un homme dangereux, objecta-t-il. Si, le hasard le servant, il met à profit sa liberté pour se rendre immédiatement chez la princesse, n'y aura-t-il pas danger grave, péril imminent pour elle ?

Jean d'Athis avait réponse à tout.

— Non, assura-t-il. Le prince, aussitôt libre, se trouvera condamné à des retards forcés. La chasse que nous lui donnerons augmentera encore son désarroi et rendra sa situation plus précaire. Tandis que nous, d'un vol sans arrêt, en moins d'une demi-heure nous serons rendus chez la princesse pour l'inviter à se réfugier chez mes sœurs.

— Vous avez oublié de me donner l'adresse.

— Villa des Rosiers.

Willy rejoignit son père et lui demanda comme une faveur de lui confier la garde du prisonnier.

Le capitaine agréa, en principe, l'offre de son fils, mais, cédant au plaisir de le taquiner :

— Tu as donc bien peur que le prince ne nous échappe ?

— Oh ! oui, mon père, affirma avec une juvénile impétuosité le jeune homme.

L'officier contempla un instant son fils avec un mélange d'admiration et de sollicitude, puis, ironique :

— Depuis combien de temps n'as-tu pas dormi ?

Le jeune homme piaffait d'impatience.

— Depuis deux jours... je crois.

Le capitaine eut l'air de réfléchir et, malicieusement :

— Je ne crois pas pouvoir me débarrasser du prince avant demain ou après-demain... Cela te ferait trois ou quatre nuits sans sommeil. Ce serait trop. C'est fastidieux aussi de veiller sur un prisonnier. Je te préviendrai quand ton tour sera venu.

Le jeune William maîtrisa de justesse sa déconvenue. Bast !... se dit-il, je penserai à Lucile !... Et il regarda Jean d'Athis.

Le lieutenant était tout pâle.

Le surlendemain seulement, comme le prince faisait son heure de promenade quotidienne sous la surveillance d'un gardien, le capitaine dit à son fils :

— A ton tour !...

Et il lui recommanda :

— Tiens toujours ton revolver en main, et, à la moindre velléité de révolte ou de fuite, prouve que ta réputation de tireur n'est pas surfaite. Du reste, ta patience n'aura pas à s'exercer longtemps. J'ai donné des ordres pour qu'on nous débarrasse de notre facétieux visiteur dans un petit quart d'heure.

Puis, suivant de l'œil son fils et le prince :

— Regardez William, fit-il avec orgueil, regardez comme il prend au sérieux son rôle de gardien. Il devient homme. C'est presque un homme.

Le jeune William tendait en effet tous les ressorts de sa volonté vers le but qu'il s'était juré d'atteindre.

La tête légèrement de côté, il scrutait le prince, il l'étudiait de cet oeil implacable, de cet oeil pénétrant, dont il enveloppait, au cours d'un match, l'adversaire à battre.

Il pensa très vite : le prince a deux fois mon âge.

Il doit être rompu à toutes les roueries ordinaires. Inutile de jouer au plus fin avec lui. Il possède un sang-froid de premier ordre, mais, comme me l'a fait remarquer M. d'Athis, sa prudence est extrême. Il décline toute lutte quand elle dépasse un minimum très restreint de risques. Visage neutre volontairement fermé à toute investigation. Eh bien ! je jouerai le plus tôt possible ma forte carte : l'adresse de sa femme, et je le verrai venir.

Le jeune homme dirigea le prisonnier vers la tente de son père.

— Passez, fit-il en se rangeant.

Il hasarda en silence quelques pas inutiles dans le cube d'ombre aux arêtes avivées de lumière, puis il se décida à donner du jour.

Un triangle de clarté découpait un coin de paysage agreste, terre piétinée et miroir d'eau lamé de rides, où, sous la moire des reflets, dansait l'image mouvante des hautes branches éblouies de soleil.

Au premier plan, sellé harnaché, étriers ballants, le pur sang du capitaine tirait au renard sur sa bride attachée trop court.

Le jeune William affectait une placide confiance. Il bailla, puis, d'un air détaché :

— J'ai vu la princesse de Worth il y a deux jours. Le prince tressaillit.

— Où ça ?... ne put-il s'empêcher de demander.

— A la villa des Rosiers, où elle habite.

Devenu méfiant soudain, l'Allemand se ressaisit et s'étonna :

— On ne vous oblige donc pas à garder le silence avec vos prisonniers ?

William devint rêveur et regarda sa montre. Il pensa : le vieux ne marchera pas tant qu'il me verra armé. Le cheval est là tout sellé, la forêt s'ouvre avec ses abris plus ou moins sûrs... Qu'est-ce qu'il lui faut donc ? Et il laissa tomber son revolver si maladroitement que l'arme ricocha à trois mètres.

Il resta assez longtemps indécis avant de se baisser pour le ramasser. Il dut s'y résigner cependant, le prisonnier ne bougeant pas. Il se dit : mettons les points sur les i ; et, devenant bavard :

— Vous voyez ce cheval ?... fit-il. Eh bien ! c'est le cheval steeple-chaser de mon père. Il est doux comme un mouton. Un évêque pourrait le monter.

Le prince ricana :

— Je l'ai reconnu. C'est le fameux Zénith. Je l'ai touché à Auteuil à vingt contre un, un peu avant la guerre. Ah ! vous pouvez vous vanter de faire passer le confort avant l'esprit de discipline.

William resta un instant décontenancé. Un nouveau coup d'œil sur l'heure en marche le désespéra. Il ne trouvait plus rien à dire, puis à quoi bon user d'expédients puisque ce Boche s'entêtait à ne vouloir rien comprendre ? Ah ! devrait-il le pousser dehors par les épaules, il arriverait malgré tout à le faire partir !...

D'un geste nerveux, il enleva le barillet de son arme et, ostensiblement, en éparpilla les cartouches sur le sol.

— Quand je vous dis que la princesse vous attend !... insinua-t-il.

Puis, rageur :

— Mais filez donc !...

D'un bond, le prince fut en selle et partit au galop de pied ferme. Sans hésiter, il coupa droit sur la rivière qu'il franchit avec la maestria d'un gentleman rider. Mais, comme il se retournait pour remercier, du geste, son libérateur, il ne fut pas médiocrement surpris d'essuyer un premier coup de feu qui érafla son crâne et traversa sa casquette. Il en évita un second de justesse en se couchant sur l'encolure de son cheval, un troisième lui fit à l'épaule une écorchure impressionnante. Quand la quatrième détonation retentit, il était hors de portée.

Le galop précipité du cheval, les coups de feu avaient jeté l'alarme au camp.

Le coup réussi, Willy, qui, dans son for intérieur, s'était cru de taille à recharger et à faire moucher sur la tête de boche princière, fut étourdi d'un court vertige et ce fut en trébuchant, pâle comme un linge et les paupières batantes, qu'il se décida à affronter la juste rigueur de son père.

— C'est le prisonnier, balbutia-t-il, c'est le prisonnier qui vient de s'évader.

— Eh !... que m'importe l'évasion !... gesticula le capitaine en fureur. Ce que je ne puis te pardonner, c'est de l'avoir raté !... Ça !... c'est un comble !...

Puis, impatient, pressant, la voix durcie :

— Allons !... démente-toi !... cours après !... Il faut que tu me le ramènes mort ou vif !... Qu'est-ce que tu attends pour te mettre en campagne ?

— Il est à nous !... s'exalta le lieutenant d'Athis avec une ardeur qui dissimulait mal sa joie secrète ; et, vivement, il entraîna William vers son avion.

Déjà, Strong, sans perdre une seconde, avait bondi sur son appareil et survolait la forêt.

(A suivre.)

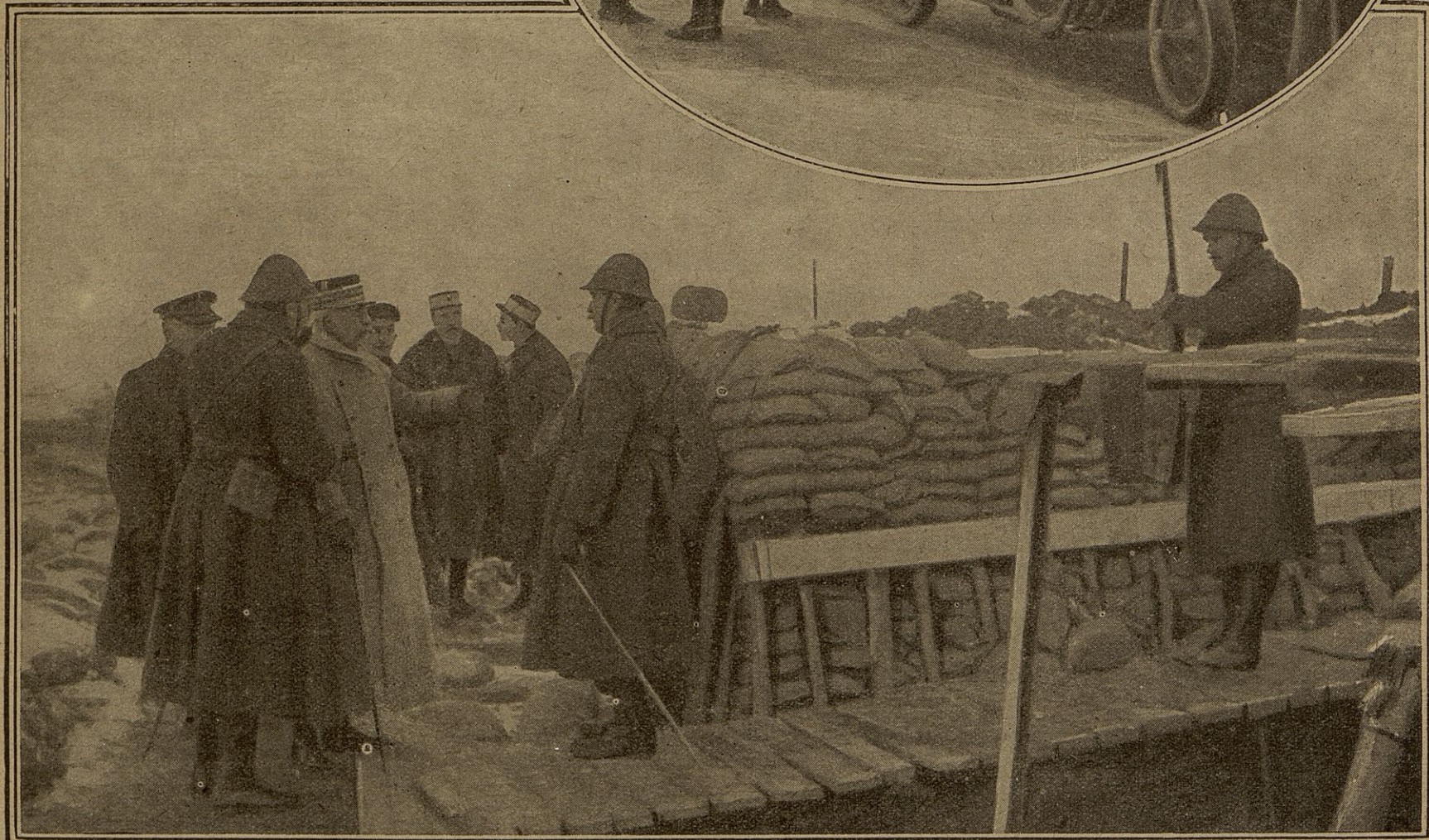
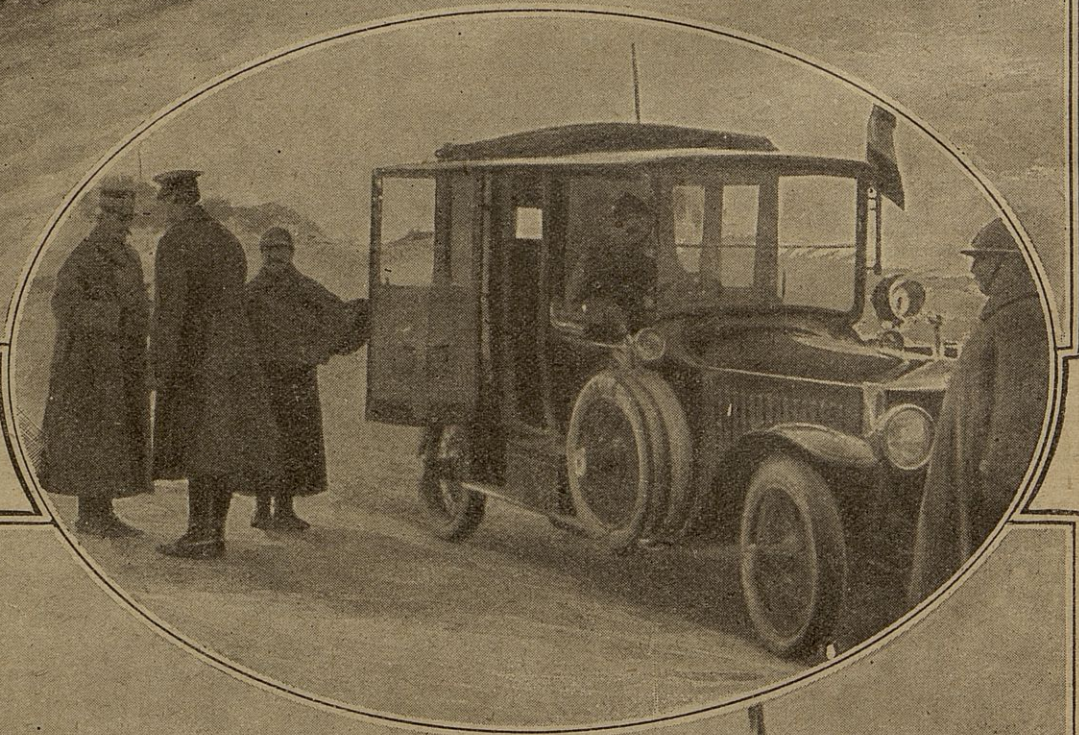
Reproduction et traduction interdites. Copyright by Félix Haulnoi, janvier 1917.



LE GÉNÉRAL LYAUTEY SUR LE FRONT DU NORD

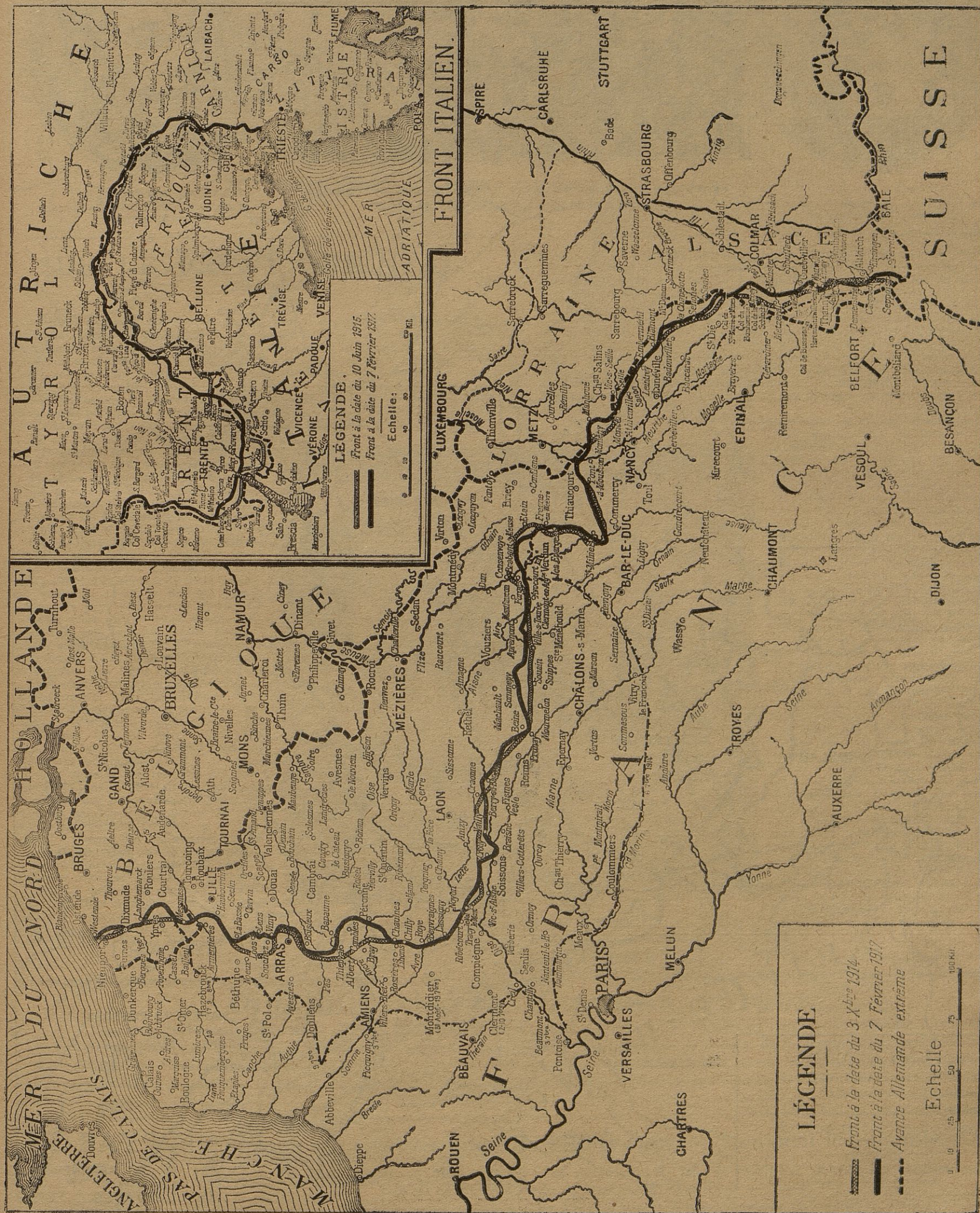


Précédé de fusiliers marins ayant à sa droite le général Balfourier, le ministre de la guerre quitte le secteur français pour aller visiter le front de l'armée belge. Dans le médaillon le général Lyautey prend congé du roi Albert

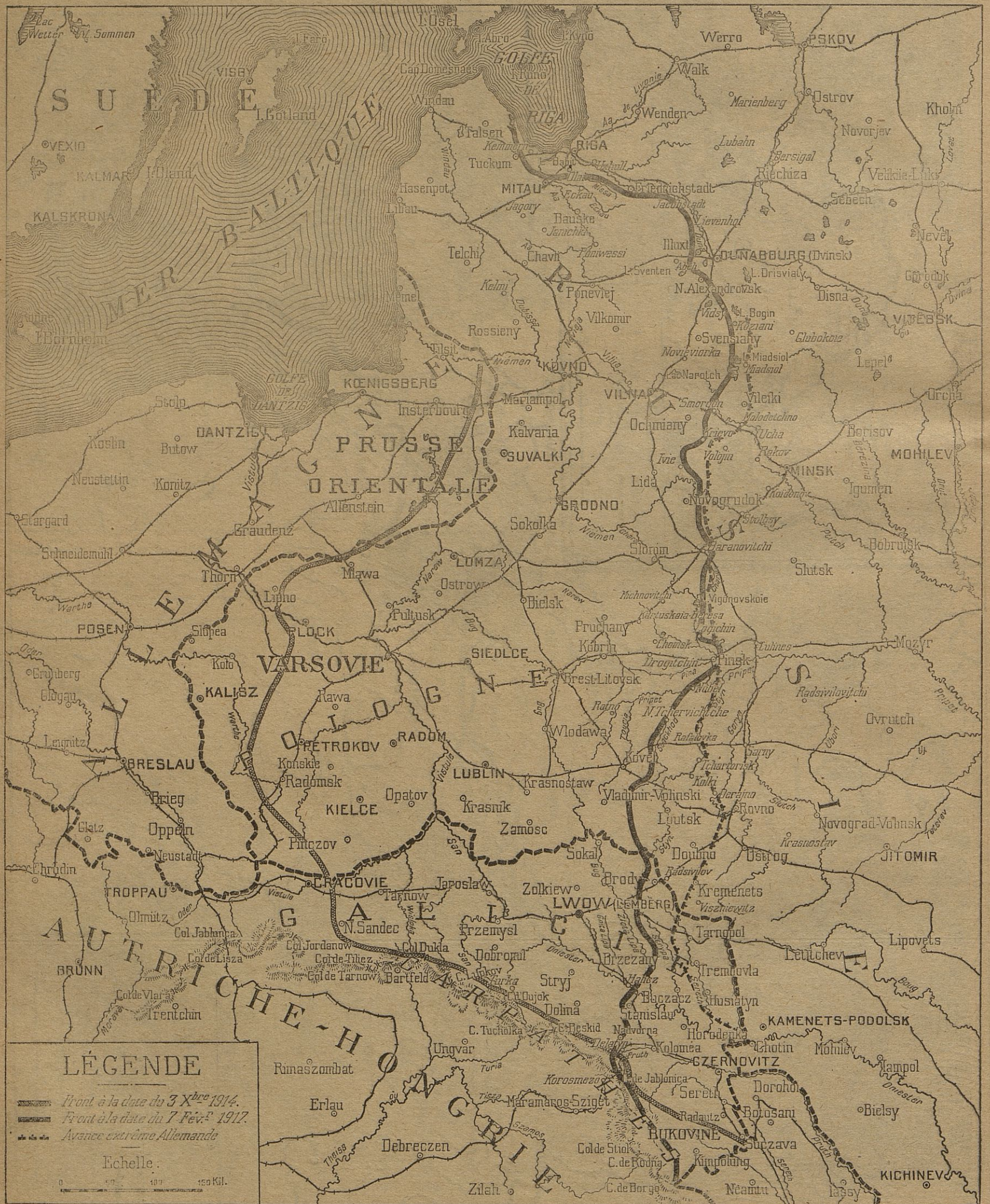


Le général Lyautey, ministre de la guerre, a tenu, aussitôt que les débats parlementaires lui ont donné un peu de répit, à rendre visite à toutes nos armées sur le front ; les photographies que nous donnons ici ont été prises au cours de son voyage en Belgique ; il a inspecté le secteur que les troupes françaises tiennent sur le territoire belge de la mer du Nord aux environs de Nieuport ; il a ensuite visité les lignes de nos alliés, s'entretenant avec les officiers du roi Albert, ainsi que le montre la photographie du bas de la page.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

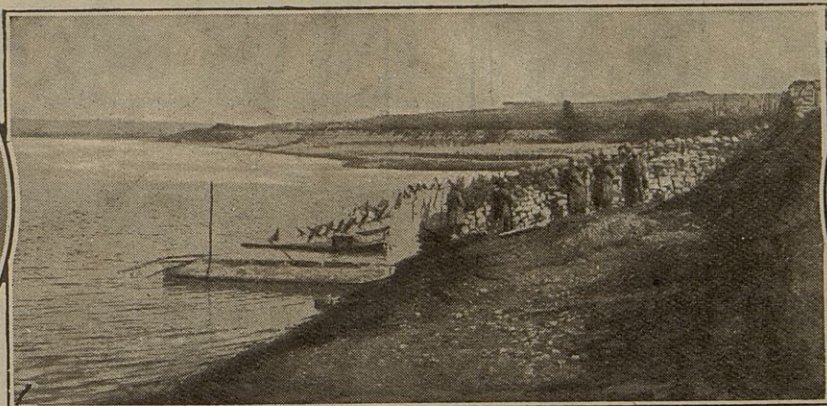


LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

AUTOUR DE LA GUERRE



LE PEINTRE MICHEL CAZIN
tué par l'explosion accidentelle d'une bombe
à bord d'un navire.



L'étang et la digue de Parroy où les Allemands ont essayé sans
succès un coup de main contre nos lignes.



L'AVIATEUR CASALE
qui vient de passer au rang des "as"
en abattant son 5^e avion.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — Sur le front russe, comme en Occident, les Allemands procèdent par coups de sonde, sauf dans la région de Mitau où ils continuent à faire de grands efforts pour reconquérir le terrain qu'ils viennent de perdre et contenir la pression que nos alliés exercent sur eux. Il règne en Courlande un froid extrêmement rigoureux qui facilite les opérations en rendant le sol praticable, mais qui est très pénible pour les troupes. Le 1^{er}, les Russes de l'armée du général Radko Dimitrieff délogent les Boches des tranchées qu'ils occupaient à l'est de la chaussée de Kalnzen. Le secteur à l'est de cette chaussée se trouve ainsi purgé d'ennemis, malgré la résistance opiniâtre qu'ils ont opposée, et l'usage qu'ils ont fait largement de gaz asphyxiants. Ce petit succès est plus méritoire pour nos alliés, dans les circonstances actuelles, que le gain d'une bataille dans d'autres. Les Allemands ont fortement réagi dans ce secteur les jours suivants, mais sans résultat. Dans toute la région au nord et à l'est de Mitau, la lutte reste très active : les Allemands s'y agitent beaucoup parce qu'ils ont besoin d'y obtenir une solution, tout au moins la reprise de leurs anciennes positions avant la fin des grands froids ; le pays dans lequel ils ont été refoulés n'est qu'une vaste étendue de marécages que le dégel rendra impraticables, et où leur artillerie ne pourra plus se mouvoir. Ils auraient bien la ressource de reporter leur ligne en arrière de ces marais, où ils trouveraient un terrain plus solide, mais ce serait découvrir la ligne Tokkum-Friedrichstadt, la seule voie ferrée dont ils puissent user pour leurs ravitaillements. Sur les autres parties du front, nos alliés ne signalent que des opérations sans importance.

Une revision des résultats des combats du 30 janvier à l'est de Jacobény fixe le nombre des prisonniers qui y ont été capturés par les Russes : plus de 1.000 soldats, 11 officiers. De plus, 10 mitrailleuses, 1 canon, des lance-mines et des lance-bombes sont restés entre leurs mains. L'ennemi a violemment réagi à plusieurs reprises dans cette région le 1^{er} février, mais a été repoussé ; depuis lors il s'y tient tranquille. Le front roumain n'a vu que des combats entre petits détachements, sauf le 7, où des avant-gardes de nos alliés ont enlevé des tran-

chées dans la région au sud de la rivière Slonicu, et repoussé les contre-attaques qui cherchaient à les reprendre. Le Sereth étant pris par la glace, les Austro-Allemands ont cherché à en profiter pour le franchir au sud-est de Focsani ; les feux de nos alliés les ont rejetés dans leurs lignes.

Dans les premiers jours de février a eu lieu à Petrograd une nouvelle Conférence des alliés, qui a fait suite à celles antérieurement tenues dans les autres capitales et a pour but d'établir d'un commun accord les moyens les plus énergiques pour la poursuite de la guerre et la meilleure utilisation des ressources dont disposent les alliés. La France est représentée à cette Conférence par M. Doumergue, ministre des colonies, et le général de Castelnau. L'Angleterre y a envoyé lord Milner, ministre sans portefeuille ; l'Italie, le sénateur Scialoja, également ministre. Il n'est pas douteux que cette réunion aura des résultats très importants.

FRONT DE MACÉDOINE. — Le mauvais temps est général et rend impossible toute initiative de quelque importance. Aussi ne reçoit-on que rarement des communiqués en ce moment. On sait cependant que l'artillerie reste de part et d'autre très active dans tous les secteurs.

FRONTS D'ASIE. — Au Caucase, Russes et Turcs sont immobilisés sur leurs positions respectives par la neige, plus abondante encore dans cette région montagneuse que sur aucun des autres théâtres de la guerre. En Mésopotamie, l'armée anglo-indienne continue avec succès ses opérations le long du Tigre, avec Kut-el-Amara pour objectif immédiat. Le général Mande se hâte, en prévision de l'inondation annuelle qui ne tardera pas à couvrir les territoires sur lesquels il doit poursuivre sa marche. Le dernier communiqué nous apprenait que nos alliés occupent actuellement toute la région sur la rive droite du Tigre, à l'est du confluent du Hai et du Tigre : l'ennemi a évacué les tranchées qu'il tenait là, ainsi que celles qu'il occupait à l'ouest du Hai dans un rayon assez étendu. C'est autant de gagné pour nos alliés qui poussent ainsi toujours un peu plus vers Kut-el-Amara et par conséquent jusqu'à Bagdad. Ces lointaines régions, qui n'éveillent dans nos mémoires que des souvenirs classiques ou des échos de contes merveilleux, méritent l'attention à bien d'autres titres. Un ancien directeur des réservoirs du Nil, M. Villocks, qui a fait de leurs ressources une étude spéciale, évalue à 100 millions le produit possible d'une mise en culture rationnelle des 1.100.000 hectares du pays de Kut-el-Amara ou Irak-Arabi.



La vue de ce paysage sibérien a été prise dans la Somme ; des soldats anglais se dirigent vers les tranchées de première ligne.

NOTRE PRIME

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, le **bon-prime** inséré dans ce numéro, à la page IV des annonces, en y joignant, en mandat-poste, le montant de la commande suivant tarif réduit indiqué sur ce bon. Nous acceptons les photos défectueuses ou à transformer avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 121 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au haut de la page 9, à gauche, et représentant : « Les chiens de l'Alaska. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



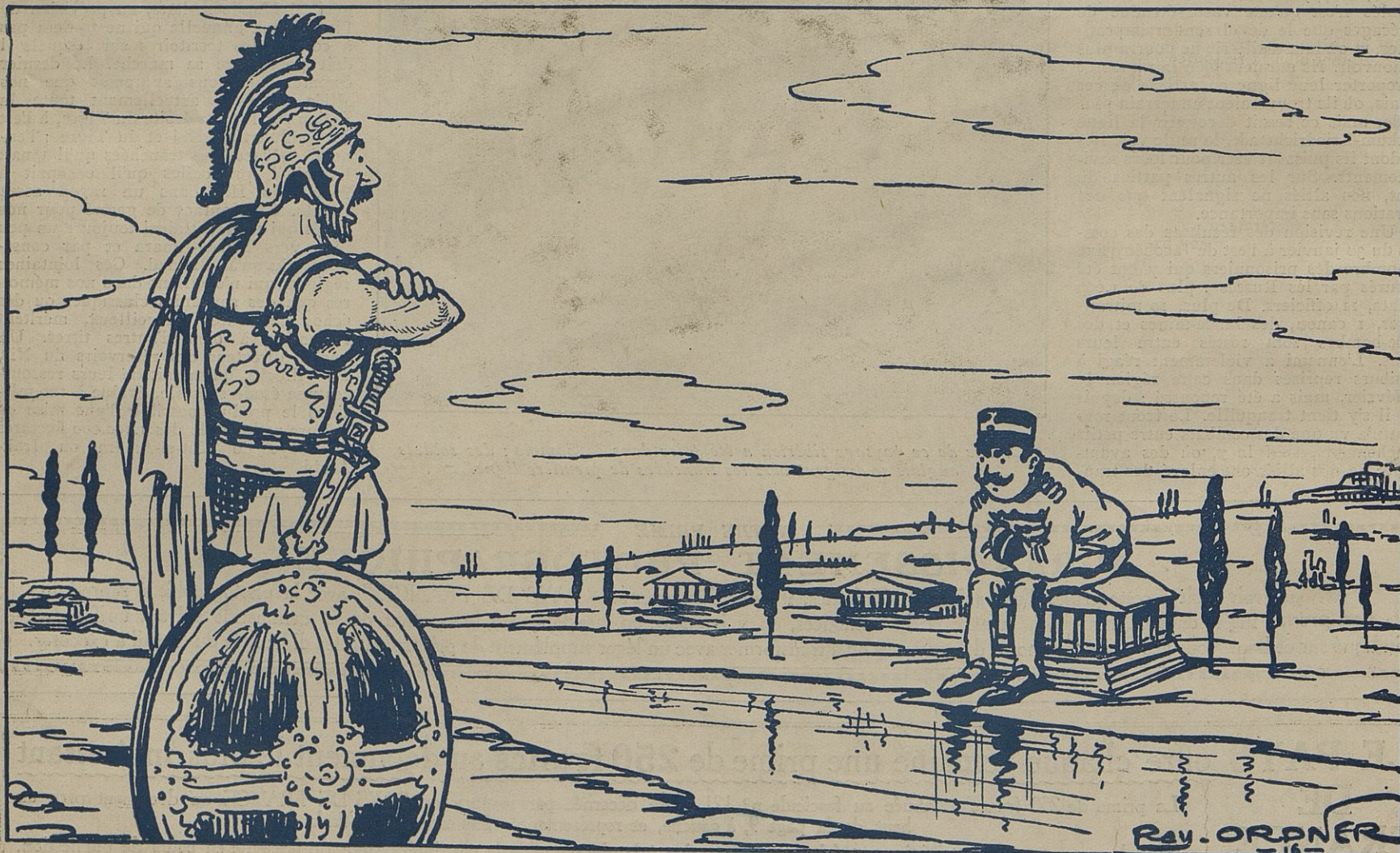
DANS LE MOUVEMENT

— Je préviens madame, si elle tient à me garder, qu'elle devra m'augmenter, vu la hausse du lait !...



LEUR MOBILISATION CIVILE

— Si c'est pas malheureux, Frau Schwarz, moi, une couturière, vouloir me mettre dans la télégraphie sans fil ! ! !...



Léonidas (à Constantin assis sur l'honneur grec) :

— Cré nom ! si j'avais su, je ne me serais pas donné tant de mal !...